NUMÉRO 107 31 MAI 1952

Illinois U Library
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

RADIODIFFUSION FRANÇAISE

LE THEATRE POPULAIRE DE JUIN 44

Présente

Sous la direction artistique de Roger DATHYS

MONY DALMES

SOCIETAIRE DE LA COMEDIE FRANÇAISE

ET

ROGER PIGAUT

DANS

L'ABSENCE

PIECE EN 4 ACTES DE

CHARLES VILDRAC

AVEC

Lily SIOU — Maurice LAGRENÉE

Jacques BERLIOZ — Hubert PRÉLIER

ET

Louis ARBESSIER

Ce Supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Mony DALMES, interprète du rôle
de Marie BRUYERE

L'ABSENCE

Pièce en 4 actes
par CHARLES VILDRAC

Créée à la Radiodiffusion française par le THÉATRE POPULAIRE DE JUIN 44, sous la direction artistique de ROGER DATHYS (Producteur : MAURICE BERTRAND), cette pièce à été diffusée pour la première fois sur l'antenne de Paris-Inter le 8 Novembre 1950.

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Charles VILDRAC.

Supplément au N° 346 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES :

Marie Bruyère ..... *Mony DALMES*
Sociétaire de la Comédie-Française

Pierre Martinez, militant syndicaliste ..... *Roger PIGAUT*

Albert Molinier, ministre ..... *Jacques BERLIOZ*

Périllard, militant syndicaliste ..... *Maurice LAGRENEE*

Henry Decourtray, auteur dramatique ..... *Hubert PRELIER*

Simone Vivain, comédienne ..... *Lily SIOU*

Galabert, comédien ..... *Louis ARBESSIER*

Angèle, femme de chambre ..... *Odette BRIANNE*

Stroëbler, fourreur ..... *N...*

Mme Stroëbler ..... *N...*

ACTE PREMIER

Une loge de comédienne. A gauche, toilette avec glace; lavabo. Au fond : léger retrait à gauche, ménagé en enderie. Divan. Entre la penderie et le divan, paravent presque entièrement replié contre le mur. A droite, table ou console. Entrée au premier plan. Sièges.

SCENE PREMIERE

ANGELE, puis MARIE BRUYERE

Au lever du rideau, Angèle dispose une botte e roses dans un vase placé sur la console. lle examine la carte de visite qui accompanait les fleurs et la met à côté du vase. Puis lle va décrocher une robe de ville dans la enderie et l'étale sur le dossier d'une chaise. ce moment entre Marie Bruyère en costume e plage : chandail, bas et souliers blancs ; le isage bruni par le maquillage. Elle s'affale sur e divan.

MARIE. — Angèle, donnez-moi mes mules. es souliers-là me font mal ! Demain je remetrai les autres.

Elle ôte prestement ses souliers.

ANGÈLE, *apportant les mules.* — Voulez-vous hanger de bas tout de suite ?

MARIE, *préoccupée.* — Oui... *(Se ravisant :)* Non ! pas maintenant. Des gens vont venir ; i je m'habille avant qu'ils n'arrivent, je n'aurai ucun moyen de les faire partir. Passez-moi eulement mon kimono. *(Elle commence à ôter on chandail. Angèle apporte le kimono et aide a maîtresse à le revêtir.)* Quand Monsieur va enir me dire au revoir, je ne veux pas même tre démaquillée. Il ne faut pas qu'il attende ue je sois prête, comprenez-vous, ma petite ngèle.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

MARIE. — Il devrait bien venir le premier... t les roses de M. Stroëbler ? *(Elle les cherche es yeux et les voit.)* Bon, elles sont dans l'eau. *Elle va se regarder dans la glace de la toilette, rrange ses cheveux, prend et allume une cigaette, s'assied.)* Alors, dites-moi vite, Angèle : e Monsieur du fauteuil 63, que vous a-t-il dit xactement après avoir lu mon petit mot ?

ANGÈLE. — Rien de particulier, mademoielle. Il a fait : « Bien ! Merci ! Entendu ! »

MARIE, *anxieuse.* — Il n'avait pas l'air désapointé ?

ANGÈLE. — Oh ! pas du tout. Très aimable.

MARIE. — Vous le reconnaîtriez ?

ANGÈLE. — Je pense bien, avec sa barbe et on complet marron.

MARIE, *avec intérêt.* — Ah ? Un complet narron... *(Un temps.)* Alors vous avez compris ? Vous vous tenez prête à partir et je vous préviens dès que vous pouvez aller le chercher. Vous l'accompagnez jusqu'ici et vous ne vous occupez plus de moi. Prenez un taxi, rentrez à la maison et couchez-vous sans m'attendre.

ANGÈLE. — Mais je vous prépare quoi ? Du chocolat ? Des œufs ?

MARIE. — Non, rien du tout. J'irai prendre quelque chose avec cet ami. Nous avons tant à nous raconter.

ANGÈLE. — Pensez donc ! *(On frappe à la porte.)* Je fais entrer ?

MARIE. — Oui, oui, allez !

ANGÈLE, *avant d'ouvrir.* — Votre robe est sur la chaise.

MARIE. — Merci, Angèle.

Angèle ouvre la porte à Galabert qui entre, puis elle sort discrètement.

SCENE II

MARIE, GALABERT

Galabert est corpulent, avantageux, comédien avec évidence.

MARIE. — Bonsoir, chère amie ! Ah ! Bravo ! bravo ! Que je vous embrasse !

MARIE. — Je ne suis pas démaquillée.

GALABERT.— Ça ne fait rien. *(Il l'embrasse sur les deux joues avec transport.)* Vous êtes adorable, adorable dans ce rôle !

MARIE. — Ça vous a plu ?

GALABERT. — Ah ! là ! là ! Ce que vous faites est d'une qualité unique. C'est prodigieux ! Ce naturel dans la complicité. Cette espèce d'impudeur ingénue. C'est bien simple : votre petite femme, au bout du compte, c'est tout le mystère féminin. C'est une énigme. Et, en même temps, elle paraît limpide comme de l'eau de roche ! Voilà le tour de force ! Je ne vois pas beaucoup de comédiennes qui...

MARIE. — Taisez-vous, vous allez me faire rougir !

GALABERT, *catégorique.* — Moi, vous savez, j'ai besoin de dire ce que je pense !

MARIE. — C'est la première fois que vous voyez « Le Provocateur » ?

GALABERT. — Mais, oui, ma pauvre enfant ! Vous savez bien que je rentre de tournée.

MARIE. — C'est vrai !

GALABERT. — Amérique du Sud, trois mois. Et, naturellement, rien pour moi ici. Sur le sable ! Et « jusques » à quand ! Si vous entendiez parler de quelque chose...

MARIE. — Bien entendu !

GALABERT. — Je viens de voir une femme qui se trouve dans mon cas et que vous connaissez bien... comment donc... Ah ! Vivain, Simone Vivain.

MARIE, *avec intérêt.* — Simone ? Elle était ce soir dans la salle ?

GALABERT. — Oui.

MARIE, *préoccupée.* — Alors elle va venir ici.

GALABERT. — Elle ne trouve rien.

MARIE. — Je sais.

GALABERT. —Et pourtant elle n'a pas quitté Paris comme moi. Il est vrai qu'elle peut se passer de jouer, hein ? Elle est avec je ne sais plus quel gros banquier ! D'ailleurs elle n'a aucun talent.

MARIE, *protestant.* — Galabert, je ne suis pas du tout de votre avis ! D'abord c'est une bonne amie à moi. Rappelez-vous ce qu'elle faisait dans « Mon Seigneur et Maître ».

GALABERT, *conciliant.* — Oui. elle n'était pas mal. Mais elle n'avait pas grand'chose à faire.

On frappe et aussitôt Simone Vivain entre, très élégante.

SCENE III

LES MÊMES, SIMONE

Au cours de cette scène, Marie montre de la distraction et de l'impatience, et prend part à la conversation avec un effort mal dissimulé.

SIMONE. — On peut entrer ?

GALABERT. — Rebonsoir ! Quand on parle du loup !

SIMONE. — Vous parliez de moi ?

GALABERT. — Je disais que vous étiez comme moi, chère amie, sur le sable. Et je me rappelais vous avoir vue dans « Mon Seigneur et Maître ».

SIMONE. — Comme vous êtes gentil ! *(A Marie :)* Bonsoir, chérie !

MARIE. — Bonsoir, ma Simone.

Elles s'embrassent.

SIMONE. — Tu as été, ce soir, plus merveilleuse que jamais.

MARIE. — Vrai ?

SIMONE. — N'est-ce pas, monsieur Galabert, qu'elle est merveilleuse ?

GALABERT. — Je viens de le lui dire.

SIMONE, *à Marie.* — Je te prends une cigarette.

GALABERT. — Tenez, dans cette pièce, il y a un rôle pour moi ! Celui de l'amoureux ; comment ?... du professeur...

MARIE, *avec une nuance d'étonnement.* — Tourette ?

SIMONE. — Tiens, c'est curieux ; moi je ne vois pas...

GALABERT. — Parce que vous pensez à Chevrion ! Moi, j'aurais joué ça tout autrement que lui. Il a de grandes qualités, c'est entendu, mais n'empêche qu'il diminue le personnage. On peut être honnête, plein de scrupules et de nobles sentiments sans avoir l'air pour ça d'une andouille. Justement parce que Tourette est le seul homme de la pièce qui ait le cœur un peu haut placé, il ne faut pas qu'il manque de carrure. D'ailleurs, il y a dix manières de comprendre un personnage : moi...

MARIE, *l'interrompant.* — Et Champeaux ? Comment trouvez-vous ce qu'il fait ? Bien, n'est-ce pas ?

GALABERT. — Oui. Oh ! c'est admirablement fabriqué. Mais... tout de même, c'est fabriqué, c'est du plaqué. On le sent.

SIMONE. — Il était étonnant aux vingt premières représentations. Maintenant, il force un peu...

GALABERT. — Voilà ! Il fait gros, surtout à côté d'une Marie Bruyère. Il y a dans le personnage cette espèce de sadisme sur lequel il est trop facile d'appuyer. Mais alors, ce n'est plus le provocateur. Ça devient le corrupteur.

MARIE. — Non, tout de même !

GALABERT. — Si, je vous assure. Tout ça entre nous ! Champeaux est un vieux camarade à qui je ne voudrais pas faire de peine.

MARIE, *qui prend la brusque résolution de se lever, va vers le fond à gauche et déploie deux feuilles de paravent derrière lesquelles elle disparaît.* — Je vous demande pardon, je change de bas.

SIMONE, *à Galabert.* — Et la pièce, monsieur Galabert ? Elle vous plaît ?

GALABERT. — Oh ! épatante ! et conduite avec une maîtrise ! On se demande vraiment, jusqu'au milieu du trois, comment l'auteur va s'en sortir sans que ça devienne tout à fait scabreux, et hop ! en un tournemain, le ménage est sauf et la morale aussi, grâce à ce brave garçon que je devais jouer. C'est très fort. Et c'est écrit, hein ? C'est plein de mots profonds et qui portent. Ça va tenir encore deux mois l'affiche, cette histoire-là, n'est-ce pas ?

MARIE, *lointaine.* — Certainement.

GALABERT. — Mais, dites, chère amie, je vous empêche de vous habiller et il est tard. Il faut que j'aille serrer la main de Champeaux. Où est sa loge ?

MARIE, *réapparaissant.* — A l'étage au-dessus. C'est un peu compliqué. Ma femme de chambre va vous conduire. *(A Simone :)* Toi, Simone, reste, j'ai deux mots à te dire.

SIMONE. — Moi aussi.

GALABERT, *à Marie.* — Bonsoir, triomphatrice ! Et encore bravo !

Il lui baise la main.

SIMONE. — Bonsoir, Galabert. *(Avec une coquetterie enjouée :)* Et si vous entendez parler d'une petite affaire pour moi...

GALABERT. — Bien entendu, chère amie, bien entendu.

SIMONE. — Merci !

MARIE, *qui ouvre la porte et parle en coulisse.* — Angèle, voulez-vous conduire M. Galabert chez M. Champeaux !

Elle s'efface et Galabert sort après un dernier salut.

SCENE IV

MARIE, SIMONE

SIMONE. — Tu le vois, toi, dans Tourette ?

MARIE. — Ce n'est pas son emploi et il le sait bien. Seulement, il a l'air de savoir aussi que Chevrion va partir à la fin du mois et qu'il n'est pas encore remplacé.

SIMONE. — Ah ! voilà ! *(Un silence, puis sur un ton confidentiel :)* Dis donc, Marie...

MARIE, *l'interrompant.* — Attends. Avant tout : je vais avoir la visite de mon fourreur, Stroëbler, à qui j'ai donné des places et, naturellement, j'attends le Ministre qui part demain matin pour la conférence de Londres et qui vient me dire au revoir.

SIMONE. — S'ils arrivent, il faut que je m'en aille ?

MARIE. — Non, non, ma chérie ! Au contraire ! Rends-moi le service de rester. Je ne veux pas que Molinier me reconduise et c'est pourquoi je ne suis pas encore démaquillée. Par précaution, qu'il soit entendu que tu es venue m'inviter à souper tout à l'heure chez toi...

SIMONE, *acquiesçant.* — Bon.

MARIE, *poursuivant.* — Avec des amis, avec Geneviève et son mari, par exemple. Tu veux bien ?

SIMONE. — Mais oui, mon chou.

MARIE, *maîtrisant mal son trouble.* — J'ai quelqu'un à recevoir ici, après tout le monde... quelqu'un... que tu as connu, Simone.

SIMONE, *vivement.* — Et qui est ce soir dans la salle, Martinez.

MARIE, *avec émotion.* — Oui...

SIMONE. — C'est cela que je voulais te dire, avec toutes sortes de ménagements, car tu pouvais l'ignorer.

MARIE. — C'est moi qui l'ai fait venir.

SIMONE. — Ah !... Alors tu l'as revu ?

MARIE. — Non. Il m'a écrit, il y a trois jours. Il revient de je ne sais d'où. Il ne sait rien de moi, depuis dix ans. Même, il ignorait Marie Bruyère. C'est à Marie Lemarchand qu'il a écrit, chez mon oncle. Naturellement, il a voulu d'abord se renseigner rue du Chemin-Vert. Il a trouvé un nouveau concierge qui n'a rien pu lui dire.

SIMONE. — Martinez connaissait ton oncle ?

MARIE. — Il m'avait accompagnée une fois jusqu'à la porte de mon oncle. Il ne savait plus le nom de la rue, ni le numéro ; il y est retourné de mémoire ; il a trouvé. Quand j'ai reçu sa lettre, hier matin, j'ai couru à son adresse. Un hôtel ; il n'y était pas.

SIMONE, *l'interrompant, avec autorité.* — Ça valait mieux, ma chérie ! Quelle folie de te précipiter ainsi. Tu ne sais pas dans quelles dispositions...

MARIE. — Je sais qu'il veut me voir, dès son retour... L'après-midi, je n'étais pas libre ! Molinier jusqu'au dîner. Hier soir, j'ai joué comme une mécanique, mais j'ai senti combien j'aimerais qu'il me revît pour la première fois sur la scène. C'est peut-être une coquetterie. C'est peut-être pour l'habituer un peu à celle que je suis maintenant. Enfin, j'avais envie de jouer pour lui, de me surpasser pour lui... Alors vraiment, j'ai été bien, dis ?

SIMONE, *inquiète.* — Mieux que jamais ; ainsi, c'est à cause de lui ?

On frappe.

MARIE, *l'interrompant.* — Voilà ces gens. Tu restes. *(Haut :)* Entrez !

Angèle, du dehors, introduit Decourtray ; elle paraît un instant et sort.

SCENE V

LES MÊMES, DECOURTRAY

DECOURTRAY, *qui parle avec affectation.* — Ah ! je la trouve encore. Je craignais... Bonsoir, chère demoiselle, comment allez-vous ?

MARIE, *allant au-devant de lui.* — Bonsoir, monsieur Decourtray. *(Faisant les présentations :)* M. Henri Decourtray, M^lle^ Simone Vivain.

DECOURTRAY, *saluant.* — Mademoiselle...

SIMONE. — Maître... Permettez-moi de vous dire combien j'admire vos œuvres et comme j'ai été heureuse de jouer dans l'une d'elles, dans « Les Trois Grâces ».

DECOURTRAY. — Très touché, mademoiselle. Vous avez joué dans « Les Trois Grâces » ? Et où cela ?

SIMONE. — En tournée...

MARIE. — Avec Albin, n'est-ce pas, Simone ?

Simone fait « oui » de la tête.

DECOURTRAY. — Avec Albin ; parfait, parfait.

SIMONE. — Oui, je jouais le rôle de Louise.

DECOURTRAY. — C'est l'une de mes meilleures pièces ; du moins l'une de mes préférées. Croyez,mademoiselle, que j'aurais été curieux de vous voir dans ce rôle.

MARIE. — Mais vous avez déjà vu jouer Simone Vivain.

DECOURTRAY. — Non... Je n'ai jamais eu ce plaisir. Je vais très peu, trop peu au théâtre.

MARIE. — Allons, vous n'avez pas vu jouer « Mon Seigneur et Maître » ?

DECOURTRAY. — Si.

MARIE. — Eh bien, Simone en était. Elle jouait l'amie de pension, vous savez bien !

DECOURTRAY. — Ah ! mais oui. Cette étonnante amie de pension. Je me rappelle très bien maintenant. Parfait, tous mes compliments, mademoiselle, et toutes mes excuses. Vous savez, c'est fort difficile de reconnaître à la ville les personnes qu'on n'a vues que sur la scène.

SIMONE. — C'est vrai.

DECOURTRAY. — Et j'avoue à ma honte n'avoir aucune mémoire des noms. *(Un silence. Puis, à Marie :)* Chère demoiselle, je ne veux pas vous retenir longtemps. Je suis venu, d'abord, pour vous présenter mes hommages, puisque j'étais dans la maison...

MARIE, *l'interrompant.* — Vous étiez dans la salle ?

DECOURTRAY. — Non, non... Je sors de chez

votre directeur. J'aurais eu le plus grand plaisir à vous revoir dans « Le Provocateur » qui vous doit son succès...

MARIE, *l'interrompant.* — Oh ! qui me doit...

DECOURTRAY, *poursuivant.* — Mais j'avoue qu'il serait au-dessus de mes forces de réentendre ce texte...

MARIE. — Que vous êtes méchant.

DECOURTRAY. — N'insistons pas. Je venais donc, chère Marie Bruyère, chercher la réponse à ma lettre d'hier. *(A Simone :)* Je vous demande pardon, mademoiselle.

Simone se lève et s'éloigne discrètement.

MARIE. — Tu peux rester, chérie ! *(A Decourtray :)* Monsieur Decourtray, Simone est une autre moi-même.

Simone va s'asseoir au bout du divan vers la droite et feuillette un magazine.

DECOURTRAY, *à Marie.* — Vous devez me trouver bien pressant, mais je vous l'ai écrit, je quitte Paris à la fin de la semaine et ne veux pas partir sans vous avoir lu ma pièce, sans connaître l'impression qu'elle peut faire sur vous. Il me paraît tellement impossible que le rôle ne vous emballe pas.

MARIE, *marquant le plus vif intérêt.* — Vrai ?

DECOURTRAY. — Meyer me le disait tout à l'heure : c'est vous, c'est fait pour vous. D'ailleurs il est enthousiaste de la pièce.

MARIE. — Il me l'a dit et je suis dans une impatience de la connaître.

DECOURTRAY. — Eh bien, dépêchons-nous de prendre un jour, le plus tôt possible, demain si vous voulez.

MARIE, *sursautant.* — Ah ! demain, je ne sais pas ! Non, demain, impossible.

DECOURTRAY. — Après-demain ?

MARIE. — Après-demain, voyons, c'est jeudi...

DECOURTRAY. — Aïe ! c'est jeudi ! Je ne suis pas libre. Cela nous remet à vendredi.

MARIE. — Eh bien, disons vendredi ?

DECOURTRAY. — La veille de mon départ ! Enfin, il n'y a pas le choix. Vendredi. Faites-nous, à ma femme et à moi, le plaisir de venir déjeuner à la maison et je vous lis ma pièce après le café.

MARIE. — Oh ! déjeuner, c'est que...

DECOURTRAY. — M. Molinier nous ferait-il l'honneur de vous accompagner ?

MARIE. — Mais il part demain pour la conférence de Londres.

DECOURTRAY. — C'est vrai. C'est vrai. Il va représenter la France à Londres. C'est autrement important pour lui et pour nous que de venir écouter ma petite histoire.

MARIE. — Qui sait ?

DECOURTRAY. — Sans aucun doute. Alors ma femme et moi vous attendrons à déjeuner, vendredi ?

MARIE. — Non... Excusez-moi. J'accepterais avec le plus grand plaisir, mais c'est vraiment impossible pour une foule de raisons. D'abord, je suis au régime.

DECOURTRAY. — Eh bien, dites votre régime, c'est simple.

MARIE. — Non, ce n'est pas simple. Ecoutez, cher monsieur Decourtray, si vous étiez gentil, vous viendriez, vous, chez moi vers deux heures, deux heures et demie. Nous serions seuls, dans un endroit qui m'est habituel, c'est-à-dire sans rien qui puisse me distraire de votre pièce.

DECOURTRAY. — Vous préférez vraiment ?

MARIE. — Si cela ne vous dérange pas.

DECOURTRAY. — Du tout. Alors, chez vous, vendredi, disons deux heures et demie.

MARIE. — Entendu.

DECOURTRAY, *se levant.* — Vous comprenez, il est bon que vous puissiez penser à votre rôle le plus tôt possible. Les recettes du « Provocateur » peuvent baisser, elles ont déjà baissé quelque peu.

MARIE. — Oh, c'est très mauvais partout, en ce moment.

DECOURTRAY. — Enfin, on ne sait jamais. Il faut être prêt.

MARIE, *dissimulant mal son impatience.* — Mais oui, soyons prêts.

DECOURTRAY, *allant vers la porte.* — Alors à vendredi, et merci ! *(A Simone :)* Bonsoir, mademoiselle, charmé de vous avoir rencontrée.

SIMONE, *saluant.* — Moi aussi, maître.

DECOURTRAY, *à Marie.* — Faites-moi l'amitié de me rappeler au souvenir de cet homme admirable qui va faire entendre là-bas la voix même de la raison.

MARIE. — Je n'y manquerai pas.

Decourtray sort.

SCENE VI

MARIE, SIMONE

MARIE. — Ouf ! Je redoutais de voir arriver Molinier. Decourtray lui aurait fait sa cour, parlé politique et nous n'en sortions pas.

SIMONE. — Merci, ma chérie. Tu lui as parlé de moi si gentiment. S'il y avait quelque chose pour moi dans sa pièce ?

MARIE. — J'y ai pensé. Mais il s'illusionne s'il croit pouvoir passer avant la fin de la saison... *(Elle regarde l'heure à son poignet.)* Cet animal de fourreur ne viendra plus.

Elle ôte ses mules et met des souliers de ville.

SIMONE. — Où attend-il, Martinez ?

MARIE. — Au café, en bas. Angèle ira le chercher.

SIMONE. — Folie. Tu ne pouvais attendre un jour de plus que Molinier soit à Londres ?

MARIE. — Non, je ne pouvais pas.

SIMONE. — Allons donc ! Et Angèle est au courant ?

MARIE. — A demi. Ça valait mieux. Je lui ai parlé d'un ami d'enfance. *(Un temps.)* Simone ?

SIMONE. — Quoi, chérie ?

MARIE. — Il est changé ?

SIMONE. — A peine. Peut-être le visage plus rond, ou la barbe un peu plus courte.

MARIE. — Ah ! Il t'a vue ?

SIMONE. — Non.

MARIE, *après un silence.* — Mon Dieu ! Quand il va être là, devant moi !

SIMONE. — Toi, tu sais, tu m'inquiètes ! Sois prudente, Marie, sois raisonnable !

MARIE. — Tu te rappelles, quand il venait me chercher au Conservatoire, et le jour où il nous a emmenées toutes les deux déjeuner en haut de Belleville. C'était en juin.

SIMONE. — Oui.

MARIE. — Et cette soirée à la salle Wagram, quand il est monté à la tribune et qu'il s'est mis à entonner « l'Internationale », déchaînant un chœur de trois mille voix ? Moi, je percevais toujours la sienne, malgré les autres.

SIMONE. — Ça, c'était moins drôle.

MARIE. — Il y a eu dix ans le mois dernier. Et huit jours après cette soirée, le départ, l'arrachement...

SIMONE, *après un silence.* — Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

MARIE, *après un silence.* — Je ne sais pas...

SIMONE. — Prends garde, Marie, sois sage. Pense à tout ce que tu dois à Molinier.

MARIE, *ailleurs.* — Un homme ne change pas en dix ans, n'est-ce pas ? Un homme si jeune ? Sa nature, son cœur ?

SIMONE. — Ça, ma petite, tu me demandes des choses... Toi-même, crois-tu n'avoir pas du tout changé en dix ans ?

MARIE. — Au fond, je n'ai pas cessé de l'aimer.

SIMONE. — Oh ! Tu l'as regretté. Je sais comment et je comprends bien ton émotion d'aujourd'hui. Mais ne t'exalte pas, ma chérie. Il a tout de même pu t'arriver, ces dernières années, de ne pas penser à lui une fois en six mois.

MARIE. — Tu n'en sais rien...

SIMONE. — Tiens : au moment où tu as reçu sa lettre, tu étais même à cent lieues de penser à lui, assez occupée que tu étais depuis quinze jours par certain flirt.

MARIE. — Mais ça n'existe pas, Simone ! Ça n'a plus existé une minute, dès l'instant où j'ai su que Pierre était à Paris, qu'il voulait me voir. *(Un temps.)* Oui, tu as raison, il m'est arrivé de ne pas penser à Pierre, pendant des semaines, des mois peut-être. Mais aujourd'hui, cela me paraît monstrueux... Je sais bien qu'il y a des trésors qu'on enfouit au fond d'un tiroir, sous des tas de choses. On ne les regarde pas souvent, mais quand on les regarde, on les retrouve intacts... Et puis, non, je ne l'oubliais pas. Il n'y a pas si longtemps, j'ai rêvé de lui. J'ai rêvé qu'il était marié, qu'il avait des enfants.

SIMONE. — C'est un rêve assez vraisemblable, prends-y garde.

MARIE, *soupirant.* — Evidemment. *(Un temps.)* Mais ce n'est pas ça qui l'empêcherait de m'aimer encore, va !

SIMONE. — Ma chérie, cessons de parler dans le vide. Dis-moi : quand le Ministre sera là et dès qu'il saura que tu dois venir souper chez moi, ne crois-tu pas qu'il vaudra mieux que je parte, moi, que je parte devant, soi-disant pour recevoir Paul et Geneviève ? Ce sera plus vraisemblable et plus discret.

MARIE. — Si tu veux. Oui, ce sera mieux. Fais cela.

SIMONE. — Et je viens te voir ici demain soir. Tu me raconteras. Tu auras peut-être besoin que je te fasse de la morale.

MARIE. — Tais-toi. Ne prévois rien.

SIMONE. — Superstitieuse !

On frappe.

MARIE. — Enfin, voilà Molinier ! Entrez !

Elle se tourne vivement vers la glace et se dispose à se démaquiller. Entrent Stroëbler et Mme Stroëbler.

SCENE VII

LES MÊMES, M. et Mme STROEBLER

MARIE, *surprise.* — Monsieur Stroëbler !

Elle se lève et va au-devant des visiteurs.

STROËBLER. — Bonsoir, mademoiselle. Permettez-moi de vous présenter Mme Stroëbler.

MARIE. — Enchantée, madame.

STROËBLER. — Mais nous vous dérangeons.

MARIE. — Du tout. Je vous attendais. Simone, je te présente M. Stroëbler et Madame. *(Aux Stroëbler :)* Mlle Simone Vivain. *(Saluts et poignées de mains à Simone.)* C'est de chez M. Stroëbler que vient mon beau renard que tu aimes tant.

SIMONE, *à Stroëbler.* — Oh ! Monsieur, c'est une merveille !

STROËBLER. — N'est-ce pas, mademoiselle ?

MARIE. — Cher monsieur Stroëbler, comme vous m'avez gâtée ! Ces roses magnifiques ! Toute ma loge en est embaumée.

STROËBLER, *satisfait.* — Vous voyez, leur place était ici, incontestablement !

MARIE. — Je ne vais pas les laisser ici, je les emporterai tout à l'heure. Asseyez-vous donc, madame. Asseyez-vous, monsieur Stroëbler. Avez-vous passé une bonne soirée ?

Mme STROËBLER, *joignant les mains.* — Oh ! Mademoiselle !

STROËBLER. — Admirable, mademoiselle. Nous ne savons comment vous remercier et vous dire notre ravissement. Par exemple, nous avons été terriblement inquiets pour vous, je veux dire pour la chère petite dame. C'est comme une enfant qu'on ferait jouer avec des armes à feu, une brebis qu'on pousserait dans la gueule du loup.

Mme STROËBLER, *indignée.* — Oh ! ce mari !

MARIE, *riant.* — Je vois que Mme Stroëbler le déteste.

STROËBLER. — Ma femme ne peut croire qu'il existe des monstres pareils. Et pourtant il faut bien se rendre à l'évidence. Une pièce comme celle-là est prise sur le vif...

MARIE, *préoccupée.* — Mais dites-moi, vous ne venez pas directement de la salle ? Ou vous avez eu du mal à trouver ma loge ?

STROËBLER. — Du tout, mademoiselle, mais... nous avons naturellement voulu attendre un

peu avant de venir, le temps d'avaler un bock pour vous laisser changer de toilette...

MARIE, *riant.* — Et moi qui n'en change jamais avant d'avoir reçu mes visiteurs !

Mme STROËBLER, *confuse.* — Excusez-nous, mademoiselle !

MARIE. — Mais de quoi ? D'avoir été trop discrets ?

Mme STROËBLER. — Nous avons si peu l'habitude...

STROËBLER, *il se lève et Mme Stroëbler l'imite.* — Nous allons nous retirer, mademoiselle, heureux de vous dire encore combien nous vous avons admirée ce soir.

MARIE, *se levant.* — Vous êtes gentils. Merci. Au premier acte, monsieur Stroëbler, n'avez-vous pas reconnu certain castor ?

STROËBLER. — Si fait, mademoiselle, et j'en ai été fier.

Mme STROËBLER, *à son mari.* — A propos, tu n'as pas parlé à mademoiselle de ce manteau ?

MARIE. — Quel manteau ?

STROËBLER, *discrètement.* — Je vous téléphonerai, mademoiselle. Vous m'avez dit que vous cherchiez une belle occasion de vison et j'aurais peut-être votre affaire, dans des conditions exceptionnelles, inespérées.

MARIE, *avec un intérêt qui n'est pas feint.* — Vrai ? Bon marché ?

STROËBLER. — Très bon marché. Si l'hiver n'était pas terminé...

MARIE, *l'interrompant.* — Combien ? Oh ! vous pouvez dire devant mon amie.

STROËBLER. — Sept cents billets.

MARIE. — Eh !

STROËBLER. — A peine la moitié de ce que ça vaut. J'ai une cliente qui doit absolument réaliser. Je vous expliquerai. Si cela ne vous intéresse pas, je...

MARIE, *comme on vient de frapper.* — Entrez !

Tous se tournent vers la porte. Entre Molinier.

SCENE VIII

LES MÊMES, MOLINIER

MOLINIER, *avec aisance et bonne humeur.* — Bonsoir !

MARIE. — Bonsoir, vous !

Molinier lui baise la main.

MOLINIER, *à Simone.* — Comment va ?

Il lui baise la main.

SIMONE. — Très bien, merci.

MARIE, *à Molinier.* — Cher ami, je vous présente Mme Stroëbler. *(Aux Stroëbler :)* M. Albert Molinier.

Poignée de mains. Mme Stroëbler s'incline.

STROËBLER. — Monsieur le ministre, très honoré.

MOLINIER. — Je vous connais de réputation, monsieur Stroëbler. Je sais que vous êtes pour Mlle Bruyère un « provocateur » très différent de celui de la pièce, mais beaucoup plus redoutable.

STROËBLER, *qui rit.* — Oh ! monsieur le ministre, vous faites beaucoup d'honneur à ma collection !

MOLINIER. — Mlle Bruyère lui en fait bien davantage.

MARIE. — Pas toujours autant que je le voudrais.

STROËBLER. — Monsieur le ministre, nous étions en train de prendre congé, permettez-moi de vous présenter mes respects.

MOLINIER. — Au revoir, cher monsieur. *(A Mme Stroëbler, en la saluant :)* Madame.

Les Stroëbler sortent.

SCENE IX

LES MÊMES, moins les STROEBLER

MARIE, *allant à sa table de toilette.* — Ah ! vais-je enfin pouvoir me démaquiller ?

MOLINIER. — Vous avez fini tard ce soir.

MARIE. — Pas tellement, mais je n'ai cessé d'avoir du monde. Un vrai défilé.

MOLINIER. — Tant mieux. Je craignais de vous faire attendre. Pour moi aussi, un sérieux défilé, depuis six heures. Un défilé de notes et de dossiers sur mon bureau. Et je n'en ai pas tout à fait terminé.

SIMONE. — Vous allez encore travailler avant de vous coucher ?

MOLINIER. — Une petite heure.

MARIE. — A quelle heure, votre train, demain matin ?

MOLINIER. — Huit heures cinquante. Je dormirai tout de même cinq ou six heures et surtout j'aurai pu venir vous dire au revoir.

MARIE. — Vous êtes vraiment gentil. Mais promettez que vous serez couché à une heure et demie au plus tard ? Il est minuit.

MOLINIER. — Je promets. Seulement, dans dix minutes il faudra me mettre à la porte.

MARIE. — Entendu. *(Un temps. Molinier, qui s'est assis non loin de Marie, allume une cigarette.)* Alors, Simone, puisque c'est ainsi j'accepte ! *(A Molinier :)* Simone est venue m'inviter à souper tout à l'heure chez elle avec les Cotterel. Je ne voulais pas accepter avant de vous avoir vu.

MOLINIER. — Très bien, très bien ! Vous n'aviez pas besoin de m'attendre pour accepter. Vous savez bien, ma pauvre chérie, que je ne devais faire ici qu'une apparition. Mademoiselle Simone, vous m'ôtez le regret de ne pouvoir mener cette enfant devant le moindre chocolat.

SIMONE. — Alors je cours devant ?

MARIE. — Va, va, ma chérie. Je suis chez toi dans une demi-heure.

SIMONE, *prenant congé.* — Monsieur le ministre, je vous souhaite bon voyage, bon séjour et plein succès.

MOLINIER. — Merci. Et à bientôt. Nous souperons ensemble à mon retour, n'est-ce pas ?

SIMONE. — Avec grand plaisir.

Molinier l'accompagne jusqu'à la porte. Elle sort.

SCENE X

MARIE ET MOLINIER

MOLINIER, *reprenant sa place près de Marie qui continue de se démaquiller lentement.* — Alors, c'est bien entendu, mon cher petit : tu m'écris Hôtel Astoria. Personnel. Un petit mots tous les combien ? Tous les deux jours ?

MARIE. — Oui.

MOLINIER. — Oui qui ?

MARIE, *enjouée.* — Oui, vous.

MOLINIER. — Oh ! ce vous !

MARIE. — Oui, toi.

MOLINIER, *après l'avoir embrassée.* — Je sais que tu n'es pas du tout épistolaire. Mais lorsqu'on m'apportera mon courrier, un courrier gros comme ça, tu comprends, je n'y chercherai d'abord qu'une certaine enveloppe bleue avec une certaine écriture...

MARIE, *l'interrompant.* — Ça dure combien de temps cette conférence ?

MOLINIER. — Une semaine au plus. Il est possible qu'il y ait une suspension d'un jour ou deux. Mais je ne crois pas. Tu recevras des télégrammes et un petit mot çà et là, bien entendu.

MARIE. — En somme, elle se présente bien cette conférence ?

MOLINIER, *évasif.* — Oui... Je n'en attends aucune surprise. C'est déjà ça.

MARIE. — Il en sortira quoi ?

MOLINIER, *se levant et se mettant à arpenter la scène.* — Mais rien, Marinette ! Il importe surtout qu'il n'en sorte rien ou à peu près. *(Un temps.)* Après avoir proclamé le plus haut possible sa bonne volonté, son esprit de conciliation, son désir ardent de concorde et d'harmonie universelle, chacun fera valoir ses droits imprescriptibles et se gardera bien d'aliéner sa liberté de manœuvre. En somme, il s'agit d'avoir les bras ouverts, mais les talons joints. Les talons solidement plantés dans le sol. Etant donné les circonstances actuelles, ce serait pure folie que de bouger d'un pas... *(Il s'arrête devant Marie qui est immobilisée, les deux mains sur le bord de la toilette et paraît absente.)* Voilà un petit monstre qui me pose une question et qui n'écoute même pas la réponse.

MARIE, *protestant.* — Si, j'écoutais.

MOLINIER. — A quoi pensais-tu ?

MARIE, *improvisant.* — Je pensais, monsieur, à ce que disait tout à l'heure, à propos de vous, Decourtray, qui sort d'ici.

MOLINIER, *mi-enjoué.* — Decourtray ? Il te fait la cour celui-là.

MARIE. — En effet ! Il est on ne peut plus pressé de me lire sa nouvelle pièce.

MOLINIER. — Tu la connais d'avance, sa nouvelle pièce. Et alors ? Qu'est-ce qu'il disait ?

MARIE. — Que vous étiez un homme admirable. Que vous alliez faire entendre à Londres la voix même de la raison.

MOLINIER. — Oui... Je ne décevrai pas M. Henri Decourtray. Pour un homme de gouvernement, rien n'est plus précieux en France que le suffrage du lettré moyen... *(Un temps.)* La voix de la raison ! Evidemment !... Le devoir qui m'incombe, ô petite chérie, c'est bien de faire parler la raison de façon que chacun puisse en reconnaître et admirer la voix, mais de la faire parler pour ne rien dire...

MARIE, *souriante.* — Allons donc !

MOLINIER. — Non, je ne plaisante pas. Après quoi, nous nommerons une commission d'étude et nous nous séparerons en nous congratulant. Détente, un ou deux mois d'optimisme, reprise en Bourse.

MARIE, *distraite.* — Ça ne sera déjà pas si mal.

MOLINIER. — Je te crois ! *(Un temps.)* A propos, Marinette, à propos. Dire que j'allais peut-être oublier ça. J'ai une opération à t'indiquer, une opération magnifique.

MARIE, *avec un brusque intérêt.* — Vrai ?

MOLINIER. — Vends demain tes Industrielles du Rhône qui ne monteront plus et achète des Phosphates de Palestine.

MARIE. — Attendez que je note.

Elle va prestement chercher son sac à main, sur un siège, en tire un carnet et note, sous la dictée de Molinier.

MOLINIER. — Actions de la Société des Phosphates de Palestine.

MARIE. — Il aurait peut-être fallu les acheter avant la conférence ?

MOLINIER, *riant.* — Aucun rapport avec la conférence, naïve enfant. Donne un ordre d'achat pour jeudi : c'est la liquidation de fin de mois, les cours seront plus bas. Mais pas plus tard. Tu paieras ça autour de trois mille cinq cents. Avant six mois, ça aura doublé.

MARIE, *émerveillée.* — Doublé.

MOLINIER. — Au moins.

MARIE. — Alors je peux en prendre beaucoup ?

MOLINIER. — Oui, mais discrètement, hein !

MARIE. — Bien entendu. Comme d'habitude.

MOLINIER. — Prends-en une centaine. Si les Industrielles du Rhône n'y suffisent pas, réalise autre chose, de l'emprunt...

MARIE, *joyeuse, devant lui.* — Oui. Merci. Merci.

MOLINIER. — Non, il ne faut pas me remercier pour ça, mon petit. *(Il la tient aux épaules.)* Un tel renseignement perdrait pour moi les trois-quarts de son intérêt si je ne pouvais en faire profiter Marinette. Comprends-tu ? *(Il l'attire et l'embrasse.)* Et maintenant je me sauve, chère grande artiste. Vous permettez ?

MARIE. — Et moi je vais appeler Angèle pour qu'elle me passe ma robe.

MOLINIER. — Tu as ta voiture de petite Marinette ?

MARIE. — Oui.

MOLINIER. — Adieu, Marinette, adieu, trésor, adieu, la plus belle ! *(Il l'embrasse.)* Et l'on s'écrit, hein ?

MARIE, *le reconduisant.* — Bien sûr. Bonsoir, ami chéri ! Allez vite vous reposer.

MOLINIER. — Je te mets un mot, dès mon arrivée.

MARIE. — Et cette semaine, je lis tous les journaux, qui vont me donner vos discours...

Elle sort un instant avec lui en continuant de parler. Puis elle revient après avoir appelé Angèle, qui entre peu après.

SCÈNE XI

MARIE, ANGELE, puis MARIE seule

MARIE, *se hâtant d'ôter son kimono.* — Aidez-moi vite à passer ma robe.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

Elle aide sa maîtresse.

MARIE. — Vous direz à Didier qu'il n'éteigne pas, que je suis encore dans ma loge.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle. D'ailleurs il y a encore du monde chez M. Champeaux.

MARIE, *qui a revêtu sa robe.* — Là. Merci, Angèle. Je boutonnerai les manches. Allez mettre votre chapeau et descendez chercher ce monsieur... M. Martinez... Assurez-vous que la voiture de M. Molinier est bien partie.

ANGÈLE. — Soyez sans crainte.

MARIE. — Vous êtes gentille, Angèle... Alors vous indiquez simplement la porte à ce monsieur, n'est-ce pas, et vous allez vous coucher.

ANGÈLE, *allant à la porte.* — C'est cela.

MARIE. — Demain, je vous parlerai de quelque chose. Si vous avez encore un petit peu d'argent à la Caisse d'épargne, je peux vous faire profiter d'une affaire encore meilleure que celle du mois dernier. Faites-m'y penser.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle, merci.

MARIE. — Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous. *(Angèle sort. Marie, seule, aspire l'air fortement, comme pour se libérer d'une oppression, puis elle court à sa toilette, consulte avidement son miroir, arrange sa coiffure, atténue le rouge de ses lèvres, se lève, recule pour se voir d'un peu loin, revient à sa toilette, regarde ses doigts et les dépouille précipitamment de plusieurs bagues, n'en gardant qu'une, qu'elle contemple un instant, puis elle va enfouir dans son sac celles qu'elle a ôtées. A ce moment, on frappe. Elle se retourne très vite, appuyée au dossier de son fauteuil et demeure un instant angoissée, le regard tendu vers la porte, mais s'arrête à quelques pas de celle-ci. Puis, timidement :)* Entrez !

La porte s'ouvre, Martinez paraît, aussi ému que Marie.

SCÈNE XII

MARIE, PIERRE MARTINEZ

MARIE, *d'une voix étranglée.* — Pierre !

PIERRE, *de même.* — Marion ! *(Ils s'élancent l'un vers l'autre, se pressant les mains ; durant les répliques suivantes, ils ne se quitteront pas des yeux. Pierre à mi-voix :)* Toi ! Marion !

MARIE, *de même.* — Pierre.

PIERRE, *après un temps.* — Comme tu trembles.

PIERRE. — Comme tu trembles.

MARIE. — Je ne croyais pas que c'était déjà toi. Angèle... ma femme de chambre, sort d'ici, à peine...

PIERRE. — Elle m'a trouvé devant la loge du concierge. Je demandais si tu n'étais pas partie... Je ne pouvais plus rester dans ce café. Je veux dire devant, car j'étais trop impatient pour entrer, pour m'asseoir.

MARIE. — C'était long ! Tous ces gens... Pardonne-moi.

PIERRE. — J'attendais comme devant le Conservatoire, comme au bout de ta rue...

MARIE, *avec une émotion joyeuse.* — Vrai ?

PIERRE, *après un temps.* — C'est une épaisseur de dix années qui s'évanouit, Marion. Je t'ai quittée hier...

MARIE. — Dix années...

PIERRE, *avec appréhension.* — Et pourtant... il s'est passé... il a dû se passer tant de choses... pour toi.

MARIE. — Rien... plus rien n'existe. Tu es là, tu es vivant.

PIERRE, *à voix basse.* — Je peux t'embrasser... ? *(Elle se jette à son cou. Ils s'embrassent longuement.)* Mon amour !

MARIE, *se dégageant, chancelante.* — Asseyons-nous.

PIERRE, *qui s'assied près d'elle sur le divan et la regarde.* — C'est Marion !

MARIE. — De dix ans plus vieille !

PIERRE. — De dix ans plus belle ! Dire que je te croyais si lointaine, sur la scène. Et que j'ai pu te croire toute changée. Tout à l'heure, je me demandais s'il n'allait pas falloir te dire vous.

MARIE. — Tu aurais pu me dire vous ?

PIERRE. — Non. Même si je n'avais plus retrouvé ma petite Marion dans Marie Bruyère.

MARIE. — Tu as eu peur de cela ?

PIERRE. — Oui... non... Pas du tout quand j'ai reçu ta lettre et affreusement depuis ; des éclairs de peur. Ce soir en voyant ton nom en lettres lumineuses et en te voyant, toi, dans cette pièce à certains moments. J'étais tout émerveillé de toi et pourtant, c'est absurde, j'aurais voulu te voir jouer moins bien, te sentir dépaysée dans cette sale littérature, comme je l'étais moi-même dans ce fauteuil rose, entre deux femmes tout en peau et en perles.

MARIE, *dans un sourire attendri.* — Mon grand loup !

PIERRE. — Oui. Je sors de la forêt.

MARIE. — Moi aussi j'avais peur ! Tu ne m'as pas du tout parlé de toi dans ta lettre...

PIERRE. — C'est que...

MARIE, *l'interrompant, avec un brusque effort.* — Dis-moi, Pierre, tu n'es pas...

PIERRE. — Pas quoi ?

MARIE. — Tu n'es pas marié ?

PIERRE, *éclatant de rire.* — Quelle idée !

MARIE. — Oh ! tu vas me raconter, vite, d'où tu viens, ce que tu as fait. Mais nous ne pouvons pas rester ici. Allons quelque part où nous serons plus tranquilles pour souper, bavarder, être ensemble. Tu veux bien ?

PIERRE, *l'embrassant.* — Si je veux !

MARIE, *se levant.* — Cinq minutes pour mettre un peu d'ordre et finir de m'apprêter.

Durant les répliques suivantes elle range vivement son kimono, ses mules, passe quelques instants assise à sa toilette, mettra son chapeau. Pierre sans pouvoir s'éloigner beaucoup d'elle, va et vient, radieux et agité, ne quittant Marie du regard que pour examiner, avec une sorte d'inquiétude, toutes choses dans la loge.

PIERRE. — Toi aussi, Marie, tu me raconteras... Et d'abord, dis-moi, mes lettres, tu les as reçues ?

MARIE. — Tes lettres ?

PIERRE. — Dans les mois qui ont suivi mon départ, je t'ai écrit... dix fois, quinze fois peut-être.

MARIE, *exultante.* — Ah ! je savais bien !

PIERRE. — Tu n'as rien reçu ?

MARIE. — Deux jours après ton départ, j'ai reçu une lettre de Bruxelles. Tu ne pouvais pas encore me donner une adresse. Tu ne pensais pas pouvoir rester en Belgique.

PIERRE. — Oui, et après ?

MARIE. — C'est tout, plus rien, Pierre, jusqu'à ton petit mot d'avant-hier. Plus rien, plus rien !...

PIERRE. — Ma pauvre Marion ! J'ai toujours cru que tes lettres avaient été interceptées. Je ne pensais pas aux miennes. Pourtant, d'Amérique...

MARIE. — Tu es allé en Amérique ?

PIERRE. — J'en viens. On avait eu soin, ici, de me recommander à la police belge. Sujet espagnol, agitateur. On m'a donné, à Bruxelles, trois jours pour déguerpir. J'ai eu beau protester que si mes parents étaient espagnols, j'étais né à Paris et ne l'avais jamais quitté. Cela n'a fait qu'aggraver mon cas... J'ai pu m'embarquer pour l'Amérique et y rester. Je te raconterai comment. Mais je ne comprends pas que mes lettres envoyées de là-bas...

MARIE, *l'interrompant avec mélancolie.* — Je comprends, moi. C'est maman qui les a interceptées. Rappelle-toi qu'elle a tout fait pour me détacher de toi...

PIERRE, *après un temps.* — Oui. Et il est arrivé un moment où j'ai pensé... pardonne-moi, Marion...

MARIE. — Pensé quoi ?

PIERRE. — Qu'elle y avait réussi, mon exil aidant ; alors...

MARIE. — Pierre, tu doutais de moi !

PIERRE. — J'imaginais surtout les arguments de ta mère.

MARIE, *après un temps.* — Va, ils n'ont jamais pesé. Rien ne m'aurait retenu de t'écrire.

PIERRE. — Elle... vit toujours avec toi ?

MARIE, *se levant, prête.* — Elle est morte, mon chéri. J'ai perdu maman il y aura bientôt six ans.

PIERRE, *confus.* — Ah ! *(Un silence.)* Alors, Marion, tu vis seule... ? Non, il n'est pas possible...

MARIE, *qui est passée à sa droite et se tient debout devant lui, tournant le dos à la porte.* — Non, pas absolument seule, Pierre... *(Troublée :)* Quelqu'un s'occupe de moi... m'est attaché... Il a bien fallu. Je te raconterai, je vais te raconter, viens, partons. *(Voyant Pierre baisser la tête.)* Mais je suis libre, mon grand, regarde-moi. Libre ! C'est-à-dire que mon cœur n'est pas libre, plus libre, mon amour, depuis douze ans. Il est à toi, il n'a cessé d'être à toi. *(Elle rit et se presse contre lui.)* Tu es là : plus rien, rien n'existe que toi... Qu'est-ce que tu regardes avec cet air farouche ? *(Elle se retourne en suivant le regard de Pierre.)* Ah ! les roses ? *(Pierre fait de la tête un signe affirmatif. Marie éclate de rire.)* Monsieur, c'est mon fourreur qui m'a envoyé ces roses, mon fourreur à qui j'avais donné deux fauteuils pour ce soir. C'est lui qui est venu tout à l'heure ici avec sa femme. Pendant que tu attendais, toi ! Pendant que je mourrais d'impatience.

PIERRE. — Moi, aussi, Marion, j'avais apporté...

Il tire de sa poche un petit bouquet de violettes.

MARIE, *très émue.* — Mon chéri ! *(Elle prend le bouquet et le presse sur ses lèvres.)* Dire que que tu y as pensé, comme chaque jour tu y pensais.

PIERRE. — Qui sait s'il n'y a pas dix ans qu'il est dans ma poche ?

MARIE, *la voix étranglée.* — Ce sont des violettes qui durent, qui durent... *(Se ressaisissant :)* Partons. *(Elle tend son manteau à Pierre.)* Aide-moi !

PIERRE, *l'aidant à mettre son manteau.* — Où allons-nous, ma belle dame ? Indiquez-moi quelque endroit qui soit digne de vous ! Moi je ne sais plus...

MARIE, *tremblante.* — Mais puisque j'ai mon petit bouquet de violettes, le mieux, mon beau, mon cher monsieur, ce serait d'aller chez moi !

PIERRE. — Chez toi ?

MARIE. — Evidemment, chez moi. J'ai dit à ma femme de chambre de se coucher sans m'attendre, mais nous trouverons certainement quelque chose à manger. Viens ! C'est moi qui vais te conduire dans ma voiture.

PIERRE. — Dans ta voiture ?

MARIE, *à la porte.* — Oui, dans ma voiture, dans ma petite voiture à moi toute seule. Mais c'est qu'il n'a pas l'air d'admettre que je sois une femme libre, indépendante et sachant conduire...

Elle sort, le tirant par la main.

PIERRE, *la suivant, comme ivre.* — Marion ! Marion ! Marion !

RIDEAU

ACTE II

Un salon luxueux et très peu profond qui communique, au fond, par une large baie, avec une salle à manger. On aperçoit celle-ci tout ensoleillée et dans le désordre qui suit immédiatement le repas. La table est encombrée de fleurs, bouteilles, coupe de fruits, cristaux. Marie et Pierre viennent d'y déjeuner en tête à tête. Dans le salon, bureau à gauche, avec téléphone, secrétaire, bibliothèque, divan, petits meubles précieux, sièges de style, profusion de bibelots; porte à gauche.

SCENE PREMIERE

PIERRE, MARIE, ANGELE,
puis PIERRE et MARIE seuls

Au lever du rideau, Marie est assise sur le divan. Près d'elle, sur une petite table basse, Angèle dépose un plateau chargé d'un service à café. Pierre fume, debout.

MARIE, *gaiement.* — Merci, ma petite Angèle. *(Elle verse le café. Angèle va dans la salle à manger où elle commence à desservir la table.)* Laissez tout ça. Vous desservirez quand nous serons partis. Nous allons sortir.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

PIERRE. — Nous allons sortir, mademoiselle Angèle, mais à condition que vous ne fassiez pas comme hier et que vous empêchiez les gens d'entrer. Envoyez promener la modiste, la dame des bonnes œuvres, le photographe pour magazine et même Simone Vivain, je vous prie.

ANGÈLE, *riant.* — C'est ça, monsieur. Mais tous ces gens ne vont pas revenir aujourd'hui.

PIERRE. — Ce n'est pas sûr. Et il y en aura d'autres.

MARIE, *protestant gaiement.* — Oh ! Angèle, oui ou non, vous ai-je dit que je n'étais là pour personne ?

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

Elle sort par le fond.

MARIE, *tendrement à Pierre.* — Méchant ! Viens ici. Prends ton café. Non, embrasse-moi d'abord. *(Pierre l'embrasse, lui prend la tête dans les mains et la regarde pendant qu'elle parle.)* Moi non plus, va, je ne t'ai pas assez, malgré la nuit, la nuit que nous faisons durer jusqu'à onze heures, jusqu'à midi, malgré toutes les heures où tu es là, seul avec moi. Mais ce n'est pas en trois jours qu'on peut rattraper tant d'années, que je peux effacer de ma vie tout ce qui n'est pas toi, tout ce qui n'est pas selon toi !

PIERRE. — Bien sûr, bien sûr.

Il s'éloigne un peu d'elle.

MARIE. — Bois ton café.

PIERRE. — Oui.

Il prend distraitement sa tasse qu'il ne videra que pendant les répliques suivantes.

MARIE. — A quoi penses-tu, mon chéri ?

PIERRE, *hésitant.* — Je pense que Molinier a dû souvent s'emplir les yeux de toi, comme je viens de le faire.

MARIE, *sur un ton de reproche.* — Pierre !

PIERRE, *poursuivant.* — Est-ce qu'il regarde aussi tes lèvres quand tu parles ?

MARIE. — Pierre ! Tu m'as promis de ne plus parler de lui. Je t'ai tout dit. *(Un temps.)* Va, il ne sait pas voir ce que tu vois, toi... Même quand tu étais là-bas et que tu me cherchais dans ton souvenir, tu me voyais mieux qu'il ne m'a sans doute jamais vue ; et aussi tu pouvais m'entendre te parler comme je n'ai jamais parlé à personne.

Un silence.

PIERRE, *à mi-voix.* — Comment l'appelles-tu dans l'intimité ?

MARIE, *plaintive.* — Je ne réponds plus ! *(Un silence.)* Je n'ai jamais pu le tutoyer.

PIERRE. — Pardonne-moi, ma petite Marie, mais comprends ce besoin que j'ai d'imaginer ta vie, durant ces dix dernières années. Molinier, tout de même...

MARIE, *l'interrompant.* — Tu te tourmentes et tu me tourmentes. De tout ce que tu sais, retiens seulement qu'il a été pour moi un ami vigilant, un appui, une sauvegarde. Ne crois pas que je lui doive ma situation au théâtre. Je ne la dois qu'à moi-même et à toi bien entendu.

PIERRE, *étonné.* — A moi ?

Il s'assied près d'elle.

MARIE. — A toi qui m'as éveillée, qui m'as révélée à moi-même, qui m'as appris à sentir et à comprendre ; oui, Pierre. Quand j'ai débuté dans « Marceline », deux ans après ton départ, si je pleurais et faisais pleurer, c'est parce que j'aimais toi. *(Pierre lui prend les mains qu'il baise.)* Après, j'ai trouvé tout de suite de beaux engagements et Molinier n'y a été pour rien. C'est à cause de mon succès qu'il est venu à moi.

PIERRE. — Mais il a été pour quelque chose dans ce luxe...

MARIE. — Oh ! ce luxe ! mon beau loup de la forêt, je suis gentiment installée, voilà tout. Que dirais-tu si tu allais chez certaines de mes camarades ?

PIERRE. — Enfin, tout ça, c'est Molinier ?

MARIE. — Mais non, pas tout. Presque rien

e vis de mon métier, très largement. Molinier voulu me faire entrer à la Comédie-Française. 'était le seul théâtre où il pouvait tout. Je n'ai as voulu, pour maintes raisons, et d'abord arce qu'une débutante n'y gagne que des aricots.

PIERRE. — Alors il t'a été utile en quoi ?

MARIE. — Pierre, tu n'imagines pas la situaion d'une jeune femme, seule à Paris et au héâtre. C'est impossible. Je t'assure.

PIERRE, *soupirant.* — Oui.

MARIE. — Quand j'ai fait la connaissance de Iolinier, j'étais sans nouvelles de toi depuis uatre ans et il y avait six mois que maman tait morte. La famille, n'en parlons pas. Ialgré mes quelques amis, malgré Simone, je 'en pouvais plus de solitude et j'étais aux rises avec... enfin avec toutes les variétés de oupirants et de goujats.

PIERRE. — Je l'ai pensé souvent.

MARIE. — La présence à mon côté d'un omme tel que Molinier a eu pour effet d'écarer tous les autres. Ah ! mon chéri ! J'ai été rusquement l'objet d'égards les plus imprévus. Dans le monde du théâtre, c'est bien simple, e suis passée en quelques semaines de l'espèce ommune de celles avec lesquelles on peut touours essayer, tu entends, à l'espèce infiniment are et précieuse de celles qui peuvent vous aire décorer.

PIERRE, *avec un effarement un peu naïf.* — Et tu as fait décorer ?

MARIE, *riant.* — Mais oui, grand loup, oh ! l'une façon tout à fait désintéressée, pour faire laisir. Une dizaine de croix à des comédiens t les palmes à un vieux machiniste. Ce n'est as abusif, en quatre ou cinq ans. Au fond, tu ais, Molinier se moque des décorations autant ue toi et moi.

PIERRE, *avec une nuance de mépris et de tupeur.* — Molinier !

MARIE. — Aurais-tu préféré me trouver insallée avec un petit camarade que je n'aurais as aimé comme je t'aime, bien sûr, mais qui n'aurait plu ?

PIERRE, *avec un geste évasif.* — Peut-être.

MARIE. — Méchant ! Ce n'est pas vrai. Ceux ui me plaisaient, je les repoussais mieux ue les autres tant je redoutais tout ce qui urait pu distraire mon cœur de toi. Avec Iolinier, rien à craindre. D'abord, voulant 'écarter, lui aussi, j'avais commencé par lui arler de toi.

PIERRE. — Tu lui as parlé de moi ?

MARIE. — Enfin d'un ami parti loin, que 'aimais, que j'attendais et dont je n'avais plus le nouvelles. Il n'a jamais obtenu de moi aucue précision. Mais il me fallait bien l'avertir ue je n'étais pas libre et que le jour où tu eviendrais...

Un silence.

PIERRE. — Tu lui as écrit ?

MARIE. — Il trouvera ma lettre en rentrant e Londres.

Un temps.

PIERRE. — Crois-tu qu'il prévoyait vraiment... ?

MARIE. — Je ne sais pas... C'est possible... Il s'est toujours montré respectueux de cet amour, estimant, je crois, que c'était le meilleur moyen de se faire agréer et qu'au surplus je me faisais des illusions sur le retour du Prince Charmant. C'est comme cela qu'il t'appelait quand il lui arrivait de faire allusion à toi. Prince Charmant, toi, mon amour ! Comme si tu n'étais pas beaucoup plus que prince et beaucoup mieux que charmant !

PIERRE. — S'il avait su que le Prince Charmant était un « agitateur », comme ils disent...

MARIE. — Mon chéri, je crois que ça ne l'aurait pas touché beaucoup. D'abord, c'est un homme de gauche.

PIERRE, *riant.* — C'est vrai.

MARIE. — Il est radical. J'ai dit une bêtise ?

PIERRE. — Marion ! Marion ! tu es adorable ! Mais ton éducation politique est à refaire.

MARIE. — Eh bien, refais-la.

PIERRE. — Oui, mais un peu plus tard et pas ici. Ici ce n'est pas nous ; il me semble même que ce n'est pas toi.

MARIE, *protestant.* — C'est moi, Pierre. C'est la nouvelle Marion, ajoutée à l'ancienne.

PIERRE. — Oui... l'ancienne, la nouvelle, je ne cesse pas d'aller de l'une à l'autre ; il y a des moments où j'arrive à les confondre, mais le plus souvent je ne parviens pas même à les relier, comprends-tu, alors...

MARIE. — Tu y parviendras, mon chéri. Il ne faut qu'un peu de temps.

PIERRE. — Ah ! ce serait déjà fait, j'en suis sûr, si j'avais pu tout de suite, comme je le voulais, t'emmener dans notre quartier, suivre nos vieilles habitudes, comme des sentiers retrouvés, te voir là où je te voyais, quand je pensais à toi au long de ces dix ans, là où d'un seul coup il me semble que je te reconnaîtrai toute.

MARIE, *tendre.* — Oui, nous y allons, mon chéri, nous y allons tout à l'heure. Je vais passer une petite robe qui fait très « ancienne Marion ».

PIERRE. — C'est scandaleux que nous n'y soyons pas allés encore.

MARIE. — C'est que la nouvelle Marion ne fait pas ce qu'elle veut, grand loup. Tu as vu hier...

PIERRE. — Et avant-hier...

MARIE. — Mais tout de même nous sommes ensemble, nous nous parlons, c'est important aussi, dis ? Et nous nous regardons.

PIERRE, *ému.* — Oui.

MARIE. — Moi, je t'ai retrouvé tout entier, d'un seul coup. *(Ils s'embrassent.)* N'empêche que j'ai encore des quantités de questions à te poser.

PIERRE. — Tu peux.

MARIE, *taquine.* — D'abord, tu as dû aimer des femmes en Amérique ?

PIERRE, *simplement.* — Oui, quelques-unes.

MARIE, *mi-enjouée, mi-alarmée.* — Aïe ! Oh ! le monstre ! Il ose dire ça tout tranquillement...

Ce n'est pas vrai, dis ? *(Pierre rit silencieusement et jouit de l'émoi qu'il a provoqué.)* Enfin tu ne les as pas aimées d'amour ?... Puisqu'il y en a eu plusieurs !... Réponds ? Comment étaient-elles ? De belles Américaines blondes ? Mais répondras-tu enfin ? Raconte-les tes succès, puisque tu en as l'air si fier ! Vrai, c'est dégoûtant, les hommes !

PIERRE, *sérieux.* — Pour les hommes, il y a la Femme, comme il y a la musique, la chaleur ; et puis il arrive qu'il y ait une Marie qui soit toute la Femme. Va, celles que j'ai connues là-bas n'étaient qu'un peu de Marie.

MARIE. — Elles me ressemblaient ?

PIERRE. — Non. Je n'ai pas eu cette chance. Et pourtant tu vas voir ; par exemple : il y a quatre ans, je te l'ai dit, j'étais dans le New-Jersey, à Passaïc, correspondant d'un journal ouvrier, mais surtout au service du Comité Central de Grève du Textile. J'y suis resté dix mois. La grève, à Passaïc, a duré un an.

MARIE. — Un an, mon chéri ? Et c'était très pénible ?

PIERRE. — Non. Seize mille hommes et femmes qui se tiennent solidement par la main, ce n'est pas pénible. C'était exaltant. La pauvreté avait un si beau visage que j'étais heureux d'être pauvre moi aussi... Eh bien, Marion, un soir qu'il pleuvait, je suivais une longue rue bordée de petites bicoques en bois, toutes semblables. Je pensais à toi. Je te voyais rentrant du Conservatoire et te mettant tout de suite à la couture avec ta mère. A quelques pas devant moi marchait une jeune ouvrière qui avait du mal à franchir les flaques d'eau et qui boitait ; j'avance et je vois qu'un de ses souliers n'a plus de talon. Ah ! Marion ! Cela m'a aussitôt rappelé le matin où tu avais perdu ton talon dans l'une des grilles de fer qui entourent les arbres...

MARIE, *attendrie.* — Avenue Parmentier.

PIERRE. — Et ton soulier était tout déchiré par derrière. Tu avais des larmes aux yeux parce que tu ne possèdais que cette paire de chaussures. Quelle catastrophe !

MARIE. — Oui ; et nous en avons acheté une autre au plus près, tout de suite et tu as voulu me l'offrir. Tous tes sous y sont passés. Je revois la petite boutique...

PIERRE. — Eh bien, à Passaïc, ça été la même chose. J'ai arrêté la jeune personne et je lui ai dit qu'il était impossible qu'elle continue de marcher avec ce soulier. Elle a d'abord eu un peu peur de moi, mais je l'ai vite rassurée. L'autre soulier, celui qui avait un talon, manquait à peu près de semelle... Cette petite aussi a eu les yeux mouillés ; mais ce fut en sortant du magasin, les pieds dans des galoches pendant qu'elle me remerciait...

MARIE. — Et tu l'as revue ?

PIERRE. — Oui. A quelque temps de là, dans un meeting. Nous nous sommes salués et souri de loin. Et puis un jour, la voilà qui vient me voir au siège du Comité pour me prier prendre le thé chez elle. Elle vivait avec son père et ses deux petits frères. Mais à ce moment-là, son père était à l'hôpital. Elle avait été mariée puis abandonnée. Pour le thé qu'elle m'offrit, elle avait emprunté deux tasses à une voisine et confectionné tant bien que mal un gâteau de son pays. Elle était Hongroise.

MARIE, *avec une moue comique.* — Elle t'a offert autre chose que du thé...

PIERRE. — Pas ce jour-là. Un peu plus tard. *(Un silence.)* Tu comprends, à Passaïc, les belles Américaines blondes, elles sont de l'autre côté du rail, chez les patrons et chez les pasteurs. Dans la ville ouvrière, il n'y a que des Serbes, des Italiennes, des Russes, des Hongroises, des Polonaises...

Sonnerie du téléphone sur les derniers mots.

MARIE, *au téléphone.* — « Allo ! Oui, c'est elle-même. *(Un temps.)* Ah ! bonjour, cher monsieur. *(Un temps.)* Bon ! Très bien. *(Un temps.)* Je craignais que vous n'ayez reçu mon ordre un peu tard. *(Un temps.)* Ah ! Alors vous ne les vendez que demain. *(Un temps.)* Ça ne fait rien, si vous avez pu acheter les autres aujourd'hui... Non : les autres, je veux dire les Phosphates de Syrie, de je ne sais plus où, oui, de Palestine. *(Un temps.)* Parfait ! *(Un temps.)* Combien, avec les frais ? *(Un temps.)* Dites-moi ce que ça fait à peu près ! *(Un temps.)* Bon. Merci... Vous êtes bien gentil... Merci... Au revoir, cher monsieur. » *(Elle raccroche le récepteur et revient vers Pierre.)* C'est un agent de change... Je ne t'ai pas encore dit, mon grand : je vais gagner beaucoup d'argent !

PIERRE. — Tu fais des opérations de Bourse, toi, Marie ?

MARIE, *riant, un peu gênée.* — Mais oui. De temps en temps. Sois tranquille, c'est absolument sûr. Je n'y connais rien du tout, mais n'opère que sur les conseils d'un ami, le mari d'une camarade. Il m'a toujours donné des tuyaux épatants.

PIERRE. — Il y a un homme qui est mieux placé que personne pour te donner des tuyaux de Bourse.

MARIE. — Mais non, mon chéri. Molinier ne s'est jamais occupé de ça et mes affaires ne regardent que moi et toi. Et puis je te supplie encore une fois de ne plus me parler de Molinier. Continue de me raconter Passaïc, ta petite ouvrière hongroise. Tu disais ?

PIERRE. — Rien, c'est tout, j'avais fini.

MARIE. — Non. Tu parlais de la ville ouvrière.

PIERRE. — Je ne sais plus. Ça reviendra quand nous allons être assis l'un à côté de l'autre, l'ancienne Marion et moi, à notre table dans notre petit café, s'il n'a pas changé.

MARIE, *joyeuse.* — Oui, allons. Je vais passer ma robe. *(Elle s'élance vers la porte, puis tout de suite se ravise, revient vers Pierre et, avec une intonation enfantine et suppliante :)* Embrasse-moi !

PIERRE, *l'étreint et l'embrasse avec une brusque émotion.* — Comme tu as dit : « Embrasse-moi ». Exactement comme tu le disais chaque

fois que nous allions nous quitter. Tiens, une fois, place de la Bastille, je te regardais t'en aller et voilà que tu te retournes et reviens en courant comme si tu avais oublié de me communiquer une chose importante. C'était pour me dire : « Embrasse-moi ». Et pourtant, je venais déjà de le faire copieusement.

MARIE. — Probable.

PIERRE. — Tu te rappelles ?

MARIE. — Pas précisément cette fois-là : il y en a eu tant !

PIERRE, *allègrement.* — Je te montrerai l'endroit tout à l'heure. Voilà ce que nous allons faire : nous allons d'abord à la Bastille.

MARIE. — Oui.

PIERRE. — Naturellement, il faut y aller avec notre métro.

MARIE. — Mais il ne passe pas par ici, mon chéri.

PIERRE. — Nous le trouverons en changeant à l'Etoile.

MARIE. — Oui... Tu tiens absolument à prendre le métro ?

PIERRE. — Tu voudrais aller à pied ? A pied à partir du Châtelet, comme nous faisions quelquefois ? *(Marie le regarde sans répondre.)* Moi, je ne demande pas mieux. Mais tu sais qu'une fois à la Bastille, nous aurons encore à marcher pas mal, si nous voulons...

MARIE, *l'interrompant.* — Non, mon grand, je ne veux pas aller à pied jusqu'à la Bastille. Mais j'aimerais mieux que nous ne prenions pas le métro. Je ne peux plus entrer là-dedans sans avoir mal au cœur.

PIERRE, *interdit.* — Ah !

MARIE. — Tu comprends, je suis privée d'air tous les soirs au théâtre...

PIERRE. — C'est juste, Marion, très juste.

MARIE. — Et puis nous prenions le métro parce que nous ne pouvions pas faire autrement : ça allait plus vite et moi j'avais mon retour. Il ne faut pas...

PIERRE, *l'interrompant.* — Mais nous le prenions : ce n'est pas le métro que je voulais retrouver. Ce n'est pas, bien sûr, la façon dont nous y étouffions, c'est nous, Marion. C'est nous hier, c'est-à-dire la veille de mon expulsion, quand nous escaladions, en nous tenant par la main, l'escalier de la station pour émerger ensemble à l'air et au soleil.

MARIE, *attendrie.* — Mon chéri ! Tu as raison. Prenons le métro.

PIERRE. — Non, si ça t'incommode.

MARIE. — Si, pour une fois, ça y est, grand gosse, on le prend, on arrive à la Bastille ; et après ?

PIERRE. — Après, eh bien, on gagne à pied la rue du Chemin-Vert.

MARIE. — La rue du Chemin-Vert !

PIERRE. — Tu y es retournée quelquefois, toi ?

MARIE. — Non... Quand on est happé par le théâtre, tu sais ! Et puis le souvenir de toi dominait ou contenait tous les autres. Dans les premières années qui ont suivi ton départ, je suis souvent retournée jusqu'à ta maison. Une fois, n'y tenant plus, je suis entrée, je suis passée vite devant la loge du pipelet, comme je faisais toujours et j'ai grimpé les quatre étages, pour voir ta porte. Mon cœur battait aussi fort que les premières fois où je suis venue chez toi et je ne pouvais pas croire que si j'avais fait sur cette porte ma petite tambourinade habituelle, tu ne serais pas venu m'ouvrir. Mais j'ai entendu la voix d'une vieille femme et je me suis sauvée. Tu sais, ton escalier est devenu triste et sale !

PIERRE. — Ma belle chérie ! Il l'a toujours été triste et sale !

On frappe à la porte.

MARIE, *se dressant.* — Oui, entrez.

Entre Angèle.

SCENE II

LES MÊMES, ANGELE

MARIE, *à Angèle.* — Qu'est-ce que c'est ?

ANGÈLE. — Mademoiselle, c'est M. Stroëbler qui vient de venir pour vous montrer le manteau.

MARIE. — Quel manteau ?

ANGÈLE. — Un manteau de vison dont il vous a parlé.

MARIE, *avec intérêt.* — Ah ! oui ! alors ?

ANGÈLE. — Je lui ai dit que vous n'étiez pas là.

PIERRE. — Bravo !

MARIE. — Et vous ne lui avez pas dit de laisser le manteau ?

ANGÈLE. — Il l'a laissé, mademoiselle. Il le fera reprendre demain matin et il vous demande de lui téléphoner ce soir, si possible, car on ne lui confie ce manteau que pour quelques jours et il voudrait le montrer à d'autres personnes, si toutefois...

MARIE. — Entendu. Merci, Angèle. *(Elle hésite, puis n'y tenant plus, rappelle Angèle qui s'en va.)* Mais dites donc, Angèle ? *(Angèle revient.)* Apportez-le ce manteau, qu'on le voie ! *(Angèle sort.)* C'est une affaire très avantageuse qu'on me propose. Tu permets que je voie, mon grand ? Deux minutes.

PIERRE. — Mais comment donc, ma chérie !

MARIE. — Tu comprends, dans la fourrure, c'est le moment où l'on trouve des occasions étonnantes, parce que l'hiver est fini. Et je suis une femme pratique et prévoyante, tu verras.

PIERRE, *amusé.* — Tu fais rentrer ton charbon l'été.

MARIE. — Justement, monsieur. *(A Angèle qui revient avec une grande boîte ficelée :)* Ouvrez vite, ma petite Angèle.

Angèle essaye en vain de dénouer la ficelle, que Pierre vient couper avec son couteau de poche. Il ouvre la boîte et sort le manteau.

ANGÈLE. — Il est splendide, mademoiselle.

MARIE, *impressionnée.* — Oui, il n'a pas l'air mal... Dites donc, Angèle, pendant que nous allons le regarder, voulez-vous aller me sortir

mon petit tailleur noir. Celui de l'an dernier, vous savez, tout simple, avec la blouse de crêpe de chine.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

Elle sort.

SCENE III

MARIE, PIERRE

Pierre tient le manteau à bout de bras, un peu gauchement et l'examine.

MARIE. — Donne, mon grand. Il est beau, dis ?

Elle prend le manteau.

PIERRE. — Mets-le !

MARIE. — Aide-moi.

Elle met le manteau aidée par Pierre.

PIERRE, *se reculant pour la contempler.* — Oh ! la belle dame ! La divine Marie Bruyère ! La merveilleuse reine des écureuils. Car c'est bien de l'écureuil ?

MARIE, *riant.* — De l'écureuil !

PIERRE. — Alors c'est du quoi ? Du louveteau vénitien, du king-Charles ?

MARIE. — Voyons, du vison.

PIERRE. — Du vison. C'est une bête comment le vison ?

MARIE, *s'admirant dans la glace.* — Oh ! ça je l'ignore. Je sais seulement que c'est une fourrure très belle et malheureusement trop chère.

PIERRE. — Trop chère, c'est-à-dire ?

MARIE. — Il est en parfait état et il me va presque bien !

PIERRE. — Il te va, Marion. Ah ! comme il te va.

MARIE. — Il y aurait tout de même quelques retouches à faire, mais pas tellement.

PIERRE. — On t'en demande quel prix ?

MARIE. — Je ne sais pas... La moitié de ce que ça vaut, paraît-il.

PIERRE. — Et alors, qu'est-ce que ça peut valoir, tout neuf ?

MARIE, *après un moment d'embarras.* — A ton idée combien ?

PIERRE. — Hum ! Je vais te dire une ânerie, Marion. Comme base d'appréciation, je n'ai que mon pardessus d'hiver : je l'ai payé trente cinq dollars : douze mille francs. Eh bien, pour le vison, je dirai... Cinquante mille. Et même je dirai cent. *(Marie le regarde avec un sourire attendri.)* C'est plus, hein ? Moitié plus ?... Deux fois plus ? Cent cinquante ? Non ? *(Marie hoche la tête affirmativement.)* Si ? Cent cinquante mille, vraiment ?

MARIE, *émue comme on l'est par une candeur d'enfant.* — Oui, Pierrot. A peu près. *(Un temps pendant lequel le visage et la mimique de Pierre expriment que ce chiffre l'impressionne.)* Tu vois, c'est trop cher.

PIERRE. — Evidemment, mais si tu peux avoir ce manteau à moitié prix, ça ne fait plus que soixante quinze, peut-être soixante dix.

MARIE, *gênée.* — Oui. Enfin nous verrons. Tu sais, j'ai déjà un manteau très élégant : je n'ai pas besoin de celui-ci.

Elle l'ôte.

PIERRE. — Mais tu en as envie ?

MARIE. — Peut-être, grand loup. Mais j'ai aussi envie de ne plus faire de folie.

PIERRE. — Marion, Marion, il faut faire encore cette petite folie-là ! C'est la raison même qui le commande ! Il faut absolument que l'hiver prochain Marie Bruyère ait un manteau plus beau que celui de l'hiver dernier, d'abord parce que tout le monde saura qu'elle n'est plus avec Molinier.

MARIE. — Oh ! mon chéri, encore une fois...

PIERRE, *l'interrompant.* — Il faut me faire un grand plaisir, Marion : ce manteau de vison, nous l'achèterons ensemble... Je t'en offre la moitié.

MARIE. — Pierre ! Tu es fou !

PIERRE. — Non, tu vas voir à quel point je suis sage. Je reviens d'Amérique avec une fortune qui se monte à trois cent vingt-cinq dollars. Un peu moins maintenant ; mettons trois cents. Je n'en attribue que la moitié au vison et je mets le reste en réserve. J'étais beaucoup moins regardant quand j'achetais des souliers avenue Parmentier ou des sabots à Passaïc.

MARIE. — Pierre, c'est tout différent.

PIERRE. — Oui, Marion. Pour la première fois je puis t'offrir quelque chose dont tu n'as pas besoin, je te fais un cadeau pour le plaisir et un cadeau qui soit digne de la nouvelle Marion. Tu ne peux pas me refuser cela. Tu acceptes. Dis que tu acceptes ? *(Marie se tait embarrassée.)* Il n'y a pas encore ici un seul objet qui te vienne de moi ou qui soit à nous !

MARIE, *brusquement résolue.* — Oui, mon amour, j'accepte.

Il la prend dans ses bras et l'embrasse.

PIERRE. — Et tu me laisseras croire que sans moi tu renonçais à ce manteau ?

MARIE. — C'est vrai, mon chéri, sans toi... Et quand j'aurai bien chaud dans ce manteau et qu'on me fera compliment de lui, je penserai : « C'est mon Pierre qui me l'a donné ».

PIERRE. — La moitié seulement. Le côté gauche !

Ils rient. On frappe à la porte.

MARIE. — Entrez.

Entre Angèle.

SCENE IV

LES MÊMES, ANGELE

ANGÈLE, *alarmée.* — Mademoiselle, c'est M. Decourtray qui...

MARIE, *l'interrompant.* — Mon Dieu ! Decourtray ! C'est aujourd'hui vendredi. En voilà un que j'ai oublié ! Par exemple ! Ah ! quelle histoire !

PIERRE. — Tu n'es pas là.

ANGÈLE. — J'ai bien dit que vous étiez sortie, mademoiselle. Mais au même instant, il a entendu votre voix. Il m'a dit que je n'avais pas compris vos ordres. Que vous l'attendiez, que vous lui aviez donné rendez-vous à deux heures et demie.

MARIE. — C'est vrai, pour qu'il me lise sa pièce. Ah ! celui-là...

PIERRE. — Marion, tu ne vas pas encore aujourd'hui... Nous pourrions être sortis, nous devrions l'être.

MARIE. — Oui, mon chéri. Ne crains rien. Je vais l'expédier. Je vais trouver quelque chose. Je vais lui demander de me la laisser, sa pièce. Va dans ma chambre. Cinq minutes.

PIERRE. — Pas une de plus.

Il va vers la porte.

MARIE. — Pas par là. Il te verrait. Passe dans la salle à manger. Pardonne-moi, Pierre. *(Elle l'entraîne dans la salle à manger et tire les rideaux qui séparent les deux pièces. A Angèle :)* Allez vite, maintenant. Faites entrer.

Angèle sort.

SCENE V

MARIE seule, puis DECOURTRAY

Marie arrange rapidement ses cheveux devant la glace. La porte s'ouvre. Decourtray entre, une serviette sous le bras.

DECOURTRAY, *s'élançant vers Marie.* — Bonjour, mademoiselle. Mais que se passe-t-il ? On m'a dit que vous étiez sortie ?

MARIE, *tandis que Decourtray lui baise la main.* — Toutes mes excuses, monsieur Decourtray. Il y a confusion de la part de ma femme de chambre.

DECOURTRAY. — Vous n'avez pas oublié notre rendez-vous, j'espère ?

MARIE. — Du tout, seulement il m'arrive quelque chose de très ennuyeux et...

DECOURTRAY. — Sans gravité, j'espère ?

MARIE. — Si, tout de même... Des affaires de famille... extrêmement urgentes. Des cousins de province me sont arrivés ici ce matin et il est indispensable que nous nous mettions d'accord eux et moi sur certaines décisions à prendre... Nous étions en train... Asseyez-vous, je vous prie. *(Decourtray hésite à occuper le fauteuil sur le dossier duquel est posé le manteau.)* Oh ! pardon !

Marie va pour ôter le manteau, mais Decourtray le lui rend.

DECOURTRAY. — C'est du vison ?

MARIE, *posant le manteau sur le divan.* — Oui.

DECOURTRAY. — Le rêve de ma femme. Seulement, hein ! le million et demi !

MARIE, *gênée, s'asseyant.* — Non !

DECOURTRAY. — Que si ! J'ai bien cherché, je n'ai rien trouvé à moins... *(Un temps.)* Et alors ? ma lecture ?

Il frappe sur sa serviette qu'il a posée sur ses genoux.

MARIE. — Ecoutez, cher monsieur Decourtray, je suis absolument navrée, mais, comme je vous l'expliquais, je ne suis pas libre en ce moment. Ce qui arrive est tout à fait...

DECOURTRAY, *l'interrompant, très contrarié.* — Oh ! Il fallait au moins me téléphoner. Vous me laissez venir à deux heures et demie, comme convenu et...

MARIE. — Je croyais bien en avoir fini avec cette affaire quand vous arriveriez, sans quoi je vous aurais téléphoné.

DECOURTRAY. — Dans combien de temps pensez-vous...

MARIE. — Et si vous me laissiez votre manuscrit ?

DECOURTRAY. — Ah ! non !

MARIE. — Jusqu'à demain matin.

DECOURTRAY. — C'est impossible, demain matin je pars, je vous l'ai dit.

MARIE. — A quelle heure ?

DECOURTRAY, *plaintif et révolté.* — Et puis, non, non. Je tiens absolument à vous lire cette pièce, moi-même. Le premier contact avec un ouvrage est extrêmement important. Je veux que vous soyez impressionnée d'une certaine manière... C'est moi, chère demoiselle Bruyère, qui vous demande à quelle heure je puis revenir cet après-midi. J'ai le devoir d'insister, pour vous-même. Il est impossible que vous ne disposiez de deux heures avant le soir. C'est très important, je vous le répète, aussi important que peuvent l'être vos affaires de famille...

MARIE. — Je le sais bien, je le sais bien, mais j'ai la tête si remplie d'autre chose !

DECOURTRAY. — Oh ! sur ce point, je suis tranquille, j'ose me flatter qu'après dix minutes de lecture, vous serez entièrement prise...

MARIE. — Evidemment...

DECOURTRAY, *avec fermeté.* — Voyons, il est maintenant trois heures. Je reviens à quelle heure ?

MARIE, *prenant un brusque parti.* — Ecoutez, ne revenez pas, monsieur Decourtray. Je ne suis pas seule ici et c'est bien mon tour de me déplacer.

DECOURTRAY. — Oh !...

MARIE. — Si ! Ce sera beaucoup plus pratique. J'ai ma voiture. J'irai chez vous.

DECOURTRAY. — Si vous voulez. Je vous attends. A quelle heure ? Quatre heures et demie ?

MARIE. — Disons cinq heures. C'est plus sûr. A cinq heures tapant, je suis chez vous...

A ce moment, Pierre tire violemment le rideau du fond et apparaît.

SCENE VI

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE, *intervenant brusquement.* — Ah ! non, Marie. Tu ne pourras pas être chez Monsieur à cinq heures !

MARIE, *sur un ton de reproche.* — Pierre !

PIERRE, *bourru.* — Je vous demande pardon, monsieur, mais je ne comprends pas que Marie prenne un engagement qu'elle ne pourra tenir.

MARIE, *d'une voix étranglée.* — Que je tiendrai. *(Se maîtrisant et faisant les présentations :)* Mon cousin, M. Pierre Martineau, M. Henri Decourtray.

Pierre fait un bref salut de la tête.

DECOURTRAY, *ironique.* — Monsieur, c'est à moi de m'excuser. M^lle^ Marie Bruyère m'a bien dit que je troublais une réunion de famille, mais je n'en soupçonnais pas l'importance.

Il pointe un index vers la salle à manger dont la table est demeurée encombrée.

PIERRE. — En effet, monsieur, et vous ne la soupçonnez pas encore.

DECOURTRAY, *se dirigeant vers la porte.* — Mademoiselle, je suis véritablement confus... *(A Pierre :)* Bonjour, monsieur.

PIERRE. — Bonjour, monsieur.

Il reste immobile, hérissé, le regard au sol.

MARIE, *à Decourtray qu'elle suit et retient.* — Monsieur Decourtray, tout ceci est absurde. Mon cousin ignore ce dont il s'agit.

DECOURTRAY. — Il fallait me laisser à la porte, mademoiselle !

MARIE, *avec fermeté.* — Je serai à cinq heures chez vous, comme convenu. *(Sur un geste évasif de Decourtray :)* Vous pouvez y compter absolument.

Decourtray sort et Marie sort avec lui pour le reconduire ; le bruit de leurs voix se perd en coulisse. Resté seul, Pierre demeure un instant immobile et sombre. Il pousse un profond soupir et va vers le divan. Il tombe en arrêt devant le manteau, le saisit, le regarde un instant et le lance sur le fauteuil. Il s'assied, coudes aux genoux, la tête dans les paumes. Après quelques instants, Marie rentre.

SCENE VII

PIERRE, MARIE

MARIE, *presque pleurante.* — Pourquoi as-tu fait cela ? *(Un silence.)* Tu as bien entendu ce que je venais de lui raconter ?

PIERRE. — Oui.

MARIE. — Et tu n'as pas hésité à me mettre dans cette position ridicule, honteuse...

PIERRE. — Ça a été plus fort que moi... Et toi, Marion, tu n'as donc pas senti qu'il ne fallait plus, à aucun prix, sacrifier cette sortie, qu'elle était sacrée, qu'elle devenait un gage de...

MARIE, *l'interrompant.* — Mais je ne sacrifiais rien du tout, mon chéri. Alors vraiment, tu as pu croire que je serais allée chez lui, à cinq heures ? *(Stupéfaction de Pierre.)* Je voulais qu'il s'en aille, qu'il s'en aille. Je t'avais promis. Il a tellement insisté que je n'avais plus que ce moyen pour me débarrasser de lui. *(Avec un rire navré :)* Voyons, c'est enfantin. Quand les gens vous talonnent pour obtenir un rendez-vous, on le leur acorde. Et on leur téléphone après pour qu'ils ne vous attendent pas. C'est ce que j'aurais fait à cinq heures, de n'importe où, de notre petit café. Maintenant, c'est impossible. Je ne peux plus échapper à cette lecture. Je ne le pourrais pas même si Decourtray n'était pas Decourtray et s'il n'avait pas écrit sa pièce pour moi. *(Plaintive :)* Voilà ce que tu as fait !

PIERRE, *se levant et marchant.* — Voilà ce que j'ai fait. Pardonne-moi. Mais tu sais mentir si admirablement que...

MARIE, *l'interrompant.* — Il faut bien, mon chéri ; par politesse, par égard...

PIERRE, *ému.* — Et à moi, c'est par égard aussi que tu m'as menti, au sujet de ce manteau... Un million... une fortune d'un million... Evidemment, c'est un peu au-dessus de mes évaluations et de mes moyens...

MARIE. —De nos moyens, mon chéri. D'abord elle ne coûte pas ça ; Decourtray...

PIERRE, *l'interrompant, amer.* — Non, elle ne coûte pas ça. Tu as dit la moitié de sa valeur. Cent cinquante mille, hein ? Cent cinquante mille ! Pour moi, tu sais, cent cinquante mille ou un million, c'est bien pareil.

MARIE. — Ecoute, mon grand.

PIERRE, *allant se rasseoir.* — Tu est trop charitable, Marion. Tu me laissais verser ma petite part. Tu me traitais comme un enfant qui apporte les vingt sous de sa tirelire pour un voyage de vacances.

MARIE, *prenant place contre lui.* — Je t'aurais dit que le prix de ce manteau dépassait de beaucoup mes prévisions et qu'il fallait y renoncer.

PIERRE. — Et moi, je crois que tu me fais encore un beau petit mensonge. *(Arrêtant Marie qui veut parler :)* Franchement : tes moyens personnels te permettent donc de t'offrir une fourrure d'un million ? Dis ?

MARIE, *un peu honteuse.* — Oui... A la rigueur... C'est-à-dire que pour cet achat, auquel j'ai songé tout de même, je l'avoue, je comptais sur l'opération de bourse dont tu m'as entendu parler tout à l'heure, au téléphone. *(Pierre la dévisage un instant, puis elle hoche la tête avec une sorte d'abattement.)* Si je t'ai menti tout à l'heure, c'est parce que je t'aime, qu'il y a encore trop de choses qui te blessent, te choquent dans ma vie. Je suis pour toi brusquement trop loin de la pauvreté dans laquelle tu m'as quittée.

PIERRE. — Oui, Marion.

MARIE. — Je te sentais si heureux de convoiter pour moi, de convoiter avec moi cette fourrure, pas à cause de son prix, que tu ignorais, mais parce qu'elle était belle et pour le seul plaisir de me l'offrir ; dis, comme tu m'as offert cette petite bague d'argent que j'ai là, que je porte uniquement. *(Elle lui tend sa main dont il s'empare et qu'il garde d'une façon distraite.)* Et j'étais si heureuse moi-même qu'il fallait que tout fût possible, qu'il fallait bien

sauvegarder ta belle ignorance et aussi ma pudeur...

PIERRE, *se levant.* — Ma belle ignorance... Va, je n'ignorais pas qu'il existait des fourrures d'un million de francs ; et je sais bien qu'un financier peut ramasser ou perdre à la Bourse en quelques jours plus d'argent que n'en gagnent dix ouvriers pendant toute leur existence. Ce que j'ignorais, ce que je découvre peu à peu, c'est la substance et l'orientation de ta vie...

MARIE. — Mais, Pierre...

PIERRE, *l'interrompant.* — Ce manteau, je n'essayais pas de l'estimer, tout à l'heure. Je n'y connais rien, moi. Je ne faisais qu'imaginer le prix maximum que tu mettais habituellement dans l'achat d'un pareil objet. Quand j'ai cru pouvoir m'associer à l'une de tes convoitises, j'en ai été joyeux, oui, et qui sait, un peu vaniteux. Nous voulons réunir deux existences qui ne se ressemblent plus en rien. Il nous faut les réadapter l'une à l'autre. Ce m'était façon de commencer. Une mauvaise façon, sans doute.

MARIE, *l'attirant par les mains et le forçant de s'asseoir à côté d'elle, sur le divan.* — Oui, une mauvaise façon ; et ce n'est pas à toi de commencer. Tu es trop pressé, Pierre. Nous avons déjà, nous avons tout de suite retrouvé notre trésor, notre accord merveilleux, notre amour grandi par l'épreuve et tu te laisses frapper d'abord par l'aspect extérieur de tout ce que tu ignorais et que tu ne peux juger en trois jours ! Tu arrives d'un autre monde.

PIERRE. — Oui. J'arrive d'un autre monde... Je suis d'un autre monde et n'ai pas cessé de porter en moi sa vieille misère, sa révolte et ses rêves. Où donc croyais-je te retrouver ? C'est absurde, c'est enfantin : je te voyais jouant Shakespeare sur une petite scène héroïque ; je te voyais lisant Verlaine à des étudiants. Alors, voilà : je ne reviens pas de ma surprise et de ma confusion. Je me sens tour à tour ému de ton triomphe, impressionné, intimidé malgré moi par ce luxe qui semble ton élément naturel et atterré de te voir, toi que j'aime, plus ou moins la prisonnière de tout ce que je déteste. Pardonne-moi de te dire tout cela...

MARIE. — La prisonnière ! Tu sauras que je ne suis la prisonnière de rien du tout !

PIERRE. — Il y a des choses que je peux tout de même juger en trois jours et même en trois heures. Tiens ! cette pièce que tu joues tous les soirs ! Je n'étais pas allé au théâtre depuis le temps où j'y allais avec toi ; surtout je n'avais jamais mis les pieds dans cette sorte de théâtre. Eh bien, je n'imaginais pas une pareille bassesse. Je n'imaginais pas qu'une société, même en décomposition, pût aimer à ce point l'odeur de sa propre pourriture. Et c'est à cela que tu donnes le plus précieux de toi-même, ton talent, ta beauté, sans que tu aies l'air d'en souffrir, ni même de t'en rendre compte !

MARIE. — Je fais mon métier, mon chéri, et le mieux possible.

PIERRE. — L'autre soir, dans cette salle, pendant les entr'actes, alors que je cessais d'être ébloui par toi, je regardais le public. Je regardais ces femmes faisant sur leur peau l'étalage de leur fortune, ces hommes repus, bornés, et je me disais, en serrant les dents : « Voilà donc ceux qui t'ont séparé de Marion pendant dix ans ! »

MARIE, *protestant.* — Oh !

PIERRE. — Oui, oui, Marion ! Tu es leur idole parce que tu les amuses. Mais ils ne tolèrent pas ce qui les menace, les dénonce, les inquiète. Et ils sont les maîtres. Ce sont eux qui m'ont fait expulser par leur police. Eux et tous ceux qui t'entourent : l'auteur de la pièce, l'entrepreneur de spectacles qui n'entend pas qu'on trouble sa clientèle. C'est aussi et plus sûrement encore le monsieur qui te fait jouer à la Bourse. C'est aussi... *(Il se retient d'achever sa pensée, puis sur un ton changé, douloureux :)* Ah ! Marion ! Marion ! tu dois me trouver simpliste, amer, cruel peut-être... Oui, tu fais ton métier, tu es prise dans un courant ; tu n'avais pas le choix. Ou le choix était impossible pour une Marion toute seule. Mais oui, je voudrais t'emporter, t'arracher de tout cela... Hélas, il me semble que ce n'est plus possible...

MARIE. — Pierre ! mon chéri ! tu te trompes, tu t'égares ! Croirait-on pas que me voici à jamais déchue parce que je joue cette pièce ! Mais je t'assure que tu ne comprends pas, que tu ne comprends rien à la carrière d'une comédienne. J'ai accepté un très bel engagement pour assurer mon indépendance, voilà tout ! Si tu étais revenu un an plus tôt, tu m'aurais vue dans « Solness le Constructeur ». Il y a trois ans, j'ai joué « Le vent du large » Ça été un four, mais c'était l'œuvre d'un poète. Bien sûr, j'ai joué aussi des pièces qui t'auraient déplu, qui me déplaisaient. J'ai joué ce que je trouvais à jouer, pour gagner, pour occuper ma vie. J'ai joué pour jouer. Tu n'étais pas là. Maintenant, je t'ai. Tu me prends par la main et me mènes où tu veux, où il faut. Va, je n'aspire qu'à cela !

PIERRE. — Vrai ?

MARIE, *avec exaltation.* — Tu sauras que je suis libre de tout, hormis de toi ! Je quitterai cet appartement, je vendrai tout ça. Nous nous installerons où il te plaira. Je quitterai le théâtre si tu veux.

PIERRE. — Je ne veux pas !

MARIE. — Bon : je sais. Je jouerai où il me plaira et seulement ce qui me plaira, ce qui nous plaira.

PIERRE. — Ma chérie !

MARIE. — Naturellement, pas tout de suite. Pas dans les quarante-huit heures. Je ne renouvellerai pas mon engagement avec Meyer, mais il faut bien que je le remplisse. Il expire dans trois mois.

PIERRE, *hésitant.* — Tu pourrais t'accommoder, sans souffrir, de...

MARIE. — De quoi ?

PIERRE. — D'une existence plus modeste ?

MARIE. — Je m'accommoderai de tout avec toi. Tout sera magnifique avec toi.

PIERRE. — Pour le moment, je n'ai d'assuré que cette chronique bi-mensuelle pour Chicago, mais ici, je vais trouver...

MARIE. — Ne t'inquiète pas, mon amour. De mon côté, je gagnerai toujours assez d'argent, même en jouant des pièces qui n'en sont pas. Tu n'es plus triste ? *(Il fait non de la tête en la regardant et lui souriant.)* Plus inquiet ? *(Même jeu.)* Veux-tu que je n'aille pas chez Decourtray ?

PIERRE. — Tu iras, Marion.

MARIE. — Oui, n'est-ce pas ? Et nous irons rue du Chemin-Vert demain matin. Et nous déjeunerons par là. Dis ?

PIERRE, *lui caressant les cheveux.* — Si tu veux.

MARIE, *câline, à mi-voix.* — Maintenant, viens nous embrasser un grand coup dans ma chambre. Il faut qu'Angèle vienne faire la salle à manger.

Elle va sonner Angèle.

PIERRE. — Marion, j'aimerais aussi t'avoir chez moi, plutôt qu'ici, un peu chez moi, déjà. Ce n'est qu'une chambre d'hôtel, mais elle est très agréable et toute simple, tu verras.

Angèle entre.

MARIE, *maternelle.* — Oui, mon chéri. *(A Angèle :)* Vous pouvez desservir, Angèle. *(Angèle va dans la salle à manger. Marie entraîne lentement Pierre vers la porte.)* Je te suivrais n'importe où, mon grand loup. Pour être avec toi, je mangerais du pain sec et j'irais les pieds nus. Tu ne me crois pas ?

PIERRE, *souriant.* — Mais si...

MARIE. — Viens, mon amour. *(Elle ouvre la porte et ils vont sortir.)* Angèle !

ANGÈLE, *accourant.* — Mademoiselle !

MARIE. — Voulez-vous téléphoner au garage qu'on m'amène la voiture en bas à cinq heures moins le quart, exactement.

RIDEAU

ACTE III

Une chambre d'hôtel, sans aucun luxe, et pourvue du strict nécessaire, mais confortable et très propre. Lit de cuivre au milieu à droite, la tête au mur. Sur le lit, le pardessus et le chapeau de Périllard. Au fond, à gauche, fenêtre et armoire. Au milieu et en avant, une table et deux chaises. Sur la table, livres, journaux, paperasses, sous-main qu'on a poussés vers la gauche pour faire place à une bouteille de vin blanc et à deux verres, sur un plateau, à une assiette de biscuits. Entrée à gauche et au premier plan.

SCENE PREMIERE

PERILLARD et PIERRE

Au lever du rideau, Périllard est assis près de la table. Pierre lui verse du vin blanc.

PÉRILLARD. — Là, là, merci. Moi tu sais, je n'ai jamais su boire entre les repas. Qu'est-ce que je disais ?

PIERRE. — Tu disais qu'un soir...

PÉRILLARD. — Ah ! oui ! Un soir, chez Legendre, il y a bien deux ans de cela, je parlais de toi et je me demandais, devant les amis, si tu n'avais pas quitté depuis longtemps l'Amérique pour la Russie. Là-dessus, un bénet qui ne t'a jamais vu nous informe gravement que tu es devenu courtier en diamants à Amsterdam et que tu fumes des cigares longs comme ça. Voilà ce qu'il avait entendu dire chez son coiffeur, ce crétin. J'ai rigolé, d'abord, mais j'ai fini par me mettre en colère.

PIERRE, *enjoué.* — Eh ! si j'avais pu devenir courtier en diamants...

PÉRILLARD. — Comment donc ! Je te connais, mon bonhomme ! Dès la première visite que tu m'as faite, il y a douze ou treize ans, à la suite de ma conférence sur Kropotkine, j'ai été fixé. De l'avenir, ce garçon, oui, mais pas dans les diamants... On n'a qu'à te regarder pour être sûr que tu n'as jamais trompé personne, pas même la police.

PIERRE. — Oh ! la police, à Anvers, à New-York, je l'ai eue !

PÉRILLARD. — Mettons que tu l'aies désarmée. Elle a tout de suite reconnu l'homme de qualité.

PIERRE. — Tu vas me faire rougir. Parle-moi donc plutôt de ton projet. C'est effrayant ce que tu peux sauter d'un sujet à l'autre !

PÉRILLARD. — Ça prouve que je suis encore assez leste.

PIERRE. — Quel titre lui donneras-tu à ton hebdomadaire ?

PÉRILLARD. — Pas hebdomadaire : bi-mensuel ; du moins pour commencer. Le titre tout simplement : *L'Information syndicaliste*, ou *syndicale.*

PIERRE. — *Syndicale.*

PÉRILLARD. — Oui : *L'Information Syndicale.* Titre classique, titre modeste. Réservons nos innovations pour le contenu. Que notre seule valeur utilitaire suffise à justifier notre existence.

PIERRE. — Et à l'assurer.

PÉRILLARD. — Evidemment : nous accueillons les communiqués des syndicats, leurs comptes rendus d'assemblées, leurs revendications et tout le tremblement. Mais nous avons notre petite idée de derrière la tête ! Au delà du syndiqué, du cotisant, c'est le travailleur que nous voulons atteindre et captiver; c'est de son travail qu'il faut enfin lui parler et le faire parler, tu comprends ? Tu retrouves ici ma vieille marotte : élever, compléter le rôle des organisations ouvrières, ne pas se borner à la défense des intérêts matériels, ne pas dérailler dans la politique. Développer la conscience et la qualité professionnelle chez les jeunes, restaurer l'honneur des métiers. Tu es bien d'accord là-dessus ?

PIERRE. — Si je le suis !

PÉRILLARD. — Tu retrouves ton vieux radoteur.

PIERRE. — Et j'en suis ravi.

PÉRILLARD. — Tiens : une chose encore, qu'il faut absolument faire, qui concerne l'action syndicaliste, c'est développer la curiosité, la connaissance, l'estime interprofessionnelles. Chacun demeure trop étranger à ce qui n'est pas sa spécialité. Nous disposons chaque jour de toutes sortes d'objets, d'appareils, d'agréments comme s'ils nous tombaient du ciel, et sans presque jamais savoir comment on les produit, ce qu'ils ont coûté d'efforts, d'ingéniosité, de maîtrise. Moi, je demanderai au typographe ou au chapelier, au musicien d'orchestre ou au tourneur sur métaux de nous raconter leur journée, de nous intéresser aux finesses de leur boulot. Pas de métier qui n'ait à exposer ses titres de noblesse. Et la solidarité, ce n'est pas seulement un mot d'ordre, c'est un sentiment qu'il faut nourrir à même la vie.

Il boit.

PIERRE, *qui depuis un moment regarde Périllard avec attendrissement.* — Périllard !

PÉRILLARD. — Présent !

PIERRE. — Quel bonheur que tu n'aies pas changé !

PÉRILLARD. — Pas changé ? J'ai tout de même dix ans de plus et pas mal de cheveux en moins.

PIERRE. — Oh ! tu n'as guère vieilli, mais tu sais bien que ce n'est pas cela que je veux dire.

PÉRILLARD. — Quoi ? Tu craignais de me retrouver moutardier du Pape ou député radical ?

PIERRE. — Je pouvais tomber sur un Périllard chagrin, déçu ou découragé pour un temps par quelque déboire. Il aurait pu se produire, ne fût-ce que dans tes conditions d'existence, je ne sais pas, des changements qui m'auraient empêché de me sentir absolument de plain-pied avec toi, comme avant. Mais non, de tous ceux que j'ai revus, tu es le seul qui me fasse oublier une absence de dix années !

PÉRILLARD. — Quoi ! Dans l'ensemble, les copains n'ont pas tellement bougé, il me semble.

PIERRE. — Tout de même : quelques-uns sont devenus des profiteurs de la politique.

PÉRILLARD. — Oui... Rachou, Lehérissier... On pouvait bien s'y attendre.

PIERRE. — D'autres se sont empâtés, amollis, assoupis... Et il y a ceux que j'ai quittés pauvres et que je retrouve dans une prospérité matérielle qui me déconcerte un peu. Chez eux et chez moi, certains mots qui ne rendent plus absolument le même son.

PÉRILLARD. — Tu penses aux Garnerey ?

PIERRE. — ... Oui, aux Garnerey, par exemple et à... d'autres.

PÉRILLARD. — Oh ! Ils sont toujours bien gentils, les Garnerey, mais ils ont fait un héritage, il y a quatre ans. Alors ils te parlent de placements, de hausse en Bourse et s'émerveillent des vertus de leur Citroën.

PIERRE. — Toi, tu pourrais hériter. Je sais bien ce que tu ferais de la galette. Et tu ne changerais même pas de restaurant.

PÉRILLARD. — Justement, je viens d'en changer ; parce que le précédent devenait trop cher. Moi, si j'héritais ? Tu verrais sortir une petite collection de cahiers... J'ai mon idée. Et nom de D... ! j'y arriverai bien quelque jour, avec ou sans héritage... *(Un temps.)* C'est égal, mon petit, il n'y a pas beaucoup de caractères qui résistent à l'épreuve de la fortune ou d'une simple réussite matérielle.

PIERRE, *inquiet, après un silence.* — Il y a tout de même des êtres que l'argent, qu'un certain luxe, ne changent pas, en dépit des apparences. Tu ne penses pas ?

PÉRILLARD. — Je crois qu'au fond personne ne change. La plupart des gens qui nous paraissent avoir changé ne font que révéler, à la faveur des circonstances, un aspect d'eux-mêmes que nous ignorions, que nous n'avions pas su découvrir.

PIERRE. — Il arrive aussi qu'ils aient subi l'influence d'un milieu ou d'un esprit.

PÉRILLARD. — Alors ce sont des êtres sans personnalité, sans caractère ; des caméléons et nous les connaissions comme tels. Ils sont le plus grand nombre. Tiens : la plupart des enfants pensent comme leurs parents, la plupart des femmes comme leur mari et les maris comme leur journal.

PIERRE. — Oui, les femmes...

PÉRILLARD. — Les femmes, à de rares exceptions près, non seulement elles ne résistent pas au milieu, mais elles s'y adaptent d'instinct, tout comme au pas de leur danseur.

PIERRE, *frappé.* — Oui...

PÉRILLARD. — Tu en sais quelque chose : je revois ta petite, ton amie, à la fin d'un meeting, rue Grange-aux-Belles. Elle trépignait d'enthousiasme. Il est vrai que son chéri avait pris la parole avec un certain succès. Et à la Bellevilloise, tu te rappelles, quand elle a lu le discours de Jaurès, le fameux discours à la Jeunesse ?

PIERRE. — Si je me rappelle !

PÉRILLARD. — Et elle n'a pas changé, hein ?

PIERRE, *vivement.* — Oh ! non...

PÉRILLARD. — Ah ! Je ne suis donc pas le seul de mon espèce. Evidemment : elle est restée selon l'homme de son cœur.

PIERRE. — Et si j'étais revenu courtier en diamants ?

PÉRILLARD. — Eh bien, tu l'aurais déçue, mon garçon ; peut-être pas longtemps, mais tu l'aurais d'abord déçue, tout simplement parce que ce n'est pas à un courtier en diamants qu'elle a pensé depuis dix ans... Dire qu'elle t'a attendu ! Qu'elle te saute au cou pour ainsi dire au débarqué ! C'est beau, tu sais ! Et ça t'était bien dû. Il y avait longtemps que tu la connaissais, quand tu es parti ?

PIERRE. — Deux ans.

PÉRILLARD. — Et tu dis qu'elle a réussi, au théâtre ? *(Pierre fait « oui » de la tête.)* Elle s'appelle... attends ! Marie Lemarchand.

PIERRE. — Tu as de la mémoire.

PÉRILLARD. — Ça va me faire plaisir de la revoir. Si j'avais su qu'elle jouait, moi qui ne vais jamais au théâtre...

PIERRE, *l'interrompant.* — Tu sais, ce qu'elle est obligée de jouer en ce moment ne vaut pas le dérangement.

PÉRILLARD. — Quel théâtre ?

PIERRE. — Le Colisée.

PÉRILLARD. — Ah ! Un nouveau théâtre ?

PIERRE, *préparant une surprise.* — Mais ce n'est plus Marie Lemarchand ! Tiens-toi bien ! Elle a pris un nom que tu connais certainement. *(Un temps. Puis annonçant :)* Marie Bruyère !

PÉRILLARD. — Marie Bruyère ? *(Geste vague.)* Il est bien possible que j'aie lu, en effet, ce nom-là dans les journaux. Moi, tu sais... En tout cas, c'est joli, Marie Bruyère.

PIERRE. — Je lui ai proposé ce pseudonyme-là, avec dix autres et je ne m'en souvenais plus.

PÉRILLARD. — Dis donc, ça ne l'inquiète pas un peu de te voir reprendre ici ton activité ?

PIERRE. — Pour le moment, je ne fais rien qui soit susceptible de l'alarmer. Je me borne à écrire pour les Américains et quant à l'action ici, je reste dans la coulisse où les emplois ne manquent pas.

PÉRILLARD. — Tu restes dans la coulisse ! Tu vas tout de même à Roubaix le 1er Mai ?

PIERRE. — Pardon ! Je vais à Roubaix dimanche prochain et il se trouve que c'est le 1er Mai. Je n'ai pas fini de t'expliquer la chose. J'ai dit à Garnerey que je devais écrire une série d'articles sur le mouvement syndicaliste en Europe et commencer par m'informer de la situation dans le textile. Garnerey me met aussitôt en rapport avec un Roubaisien du textile, de passage à Paris. Nous l'avons vu hier soir. Il a été secrétaire de la Fédération du Nord. Je lui raconte la grève de Passaïc. Ça l'intéresse au plus haut point et il me prie avec insistance d'aller à Roubaix dimanche, renouveler mon récit devant une dizaine de camarades qu'il réunira chez lui.

PÉRILLARD, *rassuré.* — Ah ! bon !

PIERRE. — Je resterai là-bas trois jours et enquêterai sur place. Le textile est en pleine crise. C'est à lui qu'il me faut consacrer mon premier article. *(On frappe à la porte.)* Voilà Marie ; déjà cinq heures ?

Il va vers la porte.

PÉRILLARD, *tirant sa montre.* — Il est même cinq heures vingt. Je vais vous laisser.

Pierre ouvre la porte ; Marie entre.

SCENE II

LES MÊMES, MARIE

Marie tient un sac à main et un petit paquet. Elle dépose l'un et l'autre sur le lit, au cours des premières répliques.

MARIE, *dès le seuil, avec élan.* — Bonjour, mon grand !

Elle aperçoit Périllard et a un léger recul.

PIERRE. — N'aie pas peur, c'est Périllard, qui te connaît et que tu connais.

MARIE, *allant à lui.* — Oh ! bonjour, monsieur.

Elle lui tend la main, qu'il serre.

PÉRILLARD, *constatant.* — Vous ne me remettez pas ?

MARIE. — Mais... il me semble...

PÉRILLARD, *après l'avoir contemplée.* — Eh bien, moi, je vous reconnais. Mais par exemple, vous avez embelli ! C'en est intimidant.

PIERRE, *joyeux.* — N'est-ce pas ?

MARIE, *riant.* — J'étais plus maigre ! mais aussi plus jeune.

PÉRILLARD. — Vous ne vous rappelez pas avec quelle chaleur je vous ai félicitée, un soir, à la Bellevilloise ?

PIERRE, *à Périllard.* — Tu sais, il y a des foules de gens qui l'ont félicitée depuis.

PÉRILLARD. — Et nous sommes allés prendre des bocks, nous étions toute une bande.

MARIE, *complaisante.* — Oui. Oui, je me souviens.

PIERRE, *offrant sa chaise.* — Assieds-toi, Marion.

MARIE, *après avoir cherché du regard un troisième siège.* — Garde ta chaise, mon chéri, je serai très bien là.

Elle s'assied sur le lit, vers le pied de celui-ci de façon qu'elle se trouve derrière Périllard et Pierre, un peu à l'écart.

PIERRE, *se rasseyant.* — Assieds-toi, Périllard ! Assieds-toi.

PÉRILLARD. — Tu sais, je vais bientôt m'en aller...

PIERRE. — Tu as le temps. Tu voulais revoir Marie : la voilà. Et moi, je suis content qu'elle retrouve un vieux frère comme toi, qu'elle a trop peu connu.

MARIE. — Je vous connais bien tout de même, monsieur Périllard : Pierre m'a si souvent parlé de vous, jadis et depuis son retour. Je sais qu'il vous aime beaucoup.

PÉRILLARD. — Il m'a parlé de vous aussi, pas

plus tard que tout à l'heure. Je sais comme vous l'avez attendu pendant dix ans, sans plus rien savoir sur son compte. Je trouve ça exemplaire, exceptionnel.

MARIE, *riant.* — Oh ! ça prouve simplement que je ne suis pas arrivée à l'oublier.

PÉRILLARD. — Plutôt, ce qu'il y a de miraculeux dans votre cas à tous les deux, c'est que la vie, qui bouscule tout, ait bien voulu vous réserver l'un à l'autre.

PIERRE. — Avec la collaboration de l'amour !

PÉRILLARD. — L'amour n'est pas toujours le plus fort. Il y a les hasards de la navigation. Enfin, vous mademoiselle, vous avez pendant toutes ces années fait bravement votre chemin toute seule, c'est admirable.

Un silence, pendant lequel Marie, gênée, lisse de sa main le couvre-pied.

PIERRE. — Marie, un peu de vin blanc ?

MARIE. — Non, merci.

PIERRE, *insistant.* — Il n'est pas mauvais, tu sais.

MARIE, — Alors, très peu. *(Pierre verse.)* Là, merci.

PÉRILLARD. — Ce que je déplore, et je le disais à Pierre, c'est que nous n'avons eu, vous et moi, aucune possibilité de contact. J'ai souvent cherché votre nom sur des programmes comme ceux du Théâtre Fédéral, des Fêtes du Peuple, que sais-je ! Mais je ne pouvais naturellement pas le trouver, votre nom, puisque vous en aviez changé. Alors, j'ai fini par supposer que vous aviez abandonné la déclamation ou rejoint Martinez, ou encore... Vous étiez si jeune...

MARIE. — Si j'avais pu savoir seulement où il était.

PÉRILLARD. — Que ne l'avez-vous appris par moi ! J'aurais dû vous chercher de plus près. Vous avez bien dû prêter votre concours ici et là, dans nos organisations ? Peut-être formé des groupements artistiques ?

MARIE, *un peu confuse.* — Mais non... Je ne pouvais pas. Je ne peux plus depuis des années.

PIERRE. — Elle est prise par son métier, tu comprends ?

MARIE. — Je joue tous les soirs et le dimanche en matinée. Quand vous m'avez entendue, j'étais encore au Conservatoire.

PÉRILLARD. — Evidemment. Il y a la côtelette à gagner. Nous sommes logés à la même enseigne, mademoiselle, moi non plus, je n'ai pas une soirée de liberté.

MARIE. — Ah !

PÉRILLARD. — Je suis correcteur dans une imprimerie de journaux. Ça me prend une bonne partie de la nuit. Je dors le matin et je suis libre l'après-midi, comme vous voyez. Ce n'est pas désagréable, mais je suis privé de mes amis qui travaillent le jour, eux, et se réunissent le soir. Quand il m'arrive de participer tout de même à des assemblées, à des meetings, c'est en écrivant ce que j'ai à dire et en le faisant lire par un camarade. *(Un temps, à Pierre :)* D'ailleurs, tu sais, finies les manifestations comme tu en as connues et qui soulevaient les masses. Mon pauvre ami, nous traversons un de ces moments dont parlait le père Hugo et où Paris a pour occupation le néant. Le monde peut bien s'écrouler, les gens s'en f... ; pourvu qu'ils aillent au cinéma ! Ah ! j'ai connu des temps...

Un silence.

PIERRE, *s'apercevant que Marion n'écoute plus et paraît s'ennuyer.* — Tiens, Marion, nous parlions tout à l'heure de la soirée où tu as lu le discours d'Albi.

MARIE, *cherchant.* — Le discours d'Albi ?

PIERRE. — Le discours de Jaurès, au Lycée d'Albi.

MARIE, *avec un brusque intérêt.* — Oui. Cette chose que tu aimais tant ?

PÉRILLARD. — Vous devriez nous le relire un de ces jours.

MARIE. — Très volontiers, mais il faudrait l'avoir.

PÉRILLARD. — Vous ne l'avez plus ? Je vous l'apporterai.

PIERRE. — Te rappelles-tu, Marion, ce passage que nous avions appris par cœur, et que tu me répétais gentiment quand il m'arrivait de manquer d'indulgence à l'égard de tes camarades ou même de ton professeur.

MARIE, *se levant.* — Oh ! oui, attends. *(Elle essaye un moment de forcer sa mémoire et s'énerve.)* Mon Dieu que c'est bête !

PIERRE. — Tu veux que je t'aide ?

MARIE. — Non, attends... Ah ! Dis-moi seulement le premier mot.

PIERRE. — « Je demandais... »

MARIE. — « Je demandais... » Tais-toi, je veux me le rappeler ! « Je demandais aux hommes... Je demandais aux consciences les plus... »

PÉRILLARD. — Moi je n'ai à peu près aucune mémoire des textes. Mais il m'en reste l'esprit.

PIERRE, *lentement.* — « Je demandais à ceux qui m'écoutaient... »

MARIE, *s'irritant de ne pouvoir se rappeler.* — « Je demandais à ceux qui m'écoutaient... Je demandais à ceux qui m'écoutaient de bien vouloir... »

PIERRE. — Non !

MARIE, *elle cherche encore, puis se laisse tomber sur le lit, dépitée.* — Je ne sais plus, je ne sais plus...

PIERRE, *tourné vers elle, avec une émotion contenue.* — « Je demandais à ceux qui m'écoutaient de juger les hommes avec bienveillance, c'est-à-dire avec équité ;d'être attentifs, dans les consciences les plus médiocres et les existences les plus dénuées, aux traits de lumière, aux fugitives étincelles de beauté morale par où se révèle la vocation de grandeur de la nature humaine. »

PÉRILLARD, *après un silence.* — Oui, oui... la vocation de grandeur... Qu'est-ce qu'ils en font ?

MARIE, *qui relève la tête, comme atteinte personnellement.* — En effet !

PIERRE. — Nous avons appris cette phrase-

là, tu te souviens, Marie, un dimanche en nous baladant du côté de Ville d'Avray.

MARIE, *tristement.* — Oui !

PÉRILLARD, *enjoué.* — Vous voilà toute vexée parce qu'il a plus de mémoire que vous.

MARIE, *s'efforçant de sourire.* — Oui.

PIERRE, *après l'avoir baisée au front.* — Oh ! ma mémoire est parfaitement indocile. Je ne retiens que ce qui m'a touché de quelque manière. Et quant à ce passage de Jaurès, je l'ai fixé par écrit après l'avoir, il y a six ou sept ans, reconstitué non sans peine.

MARIE, *souriant.* — J'aurais bien pu en faire autant.

PIERRE. — Tu apprenais des rôles, mon petit.

MARIE. — Oui. Ma mémoire est encombrée comme un bazar et je n'y trouve rien de ce qu'il faudrait. Ce sont les derniers articles de la saison qui prennent toute la place.

PÉRILLARD. — Et ils la gardent longtemps ?

MARIE. — Non, mais toujours trop.

PÉRILLARD, *à Pierre.* — Martinez, tu te rappelles bien tout de tes dix années d'Amérique ?

PIERRE. — Oui, je crois. Ce que j'ai oublié, ça ne devait pas être intéressant.

PÉRILLARD. — Tu n'as rien noté ?

PIERRE. — Non.

PÉRILLARD. — Mais, par exemple ! Tu vas parler dimanche à Roubaix de l'industrie du textile aux Etats-Unis. Il faudra qu tu produises des chiffres ?

PIERRE. — Là-dessus je suis documenté par mes propres articles publiés là-bas.

MARIE, *sur un ton de protestation.* — Alors ! Tu vas à Roubaix ?

PIERRE. — Oui, Marion. J'ai confirmé ce matin que j'acceptais. Il le fallait. Je t'expliquerai.

PÉRILLARD, *à Pierre.* — Dis donc, tu leur annonceras *L'Information syndicale*, aux Roubaisiens ! Tu pourras même leur dire, hein, qu'ils y trouveront des articles de toi. Car tu vas commencer par nous donner un beau papier sur la Fédération américaine du travail. Je sais bien qu'au point de vue politique elle ne présente pas un grand intérêt, mais au point de vue syndical, ce doit être une force.

PIERRE. — Hum ! Relative. Celle d'une aristocratie ouvrière toute imbue de conformisme bourgeois. *(Marie qui a pris une cigarette dans son sac, se lève et cherche en vain du regard des allumettes sur la table.)* Dis-toi bien qu'il s'agit d'un pays...

MARIE, *l'interrompant.* — Pierre, tu as du feu ? J'ai oublié mon briquet.

PIERRE, *lui tend machinalement une boîte d'allumettes tout en poursuivant.* — Dis-toi bien qu'il s'agit d'un pays où l'ouvrier doit avoir exercé son métier vingt ans pour être admis dans certains syndicats. *(Marie va vers la fenêtre, écarte le rideau et regarde en tournant le dos aux deux hommes.)* Cela représente des masses de gens inorganisés. Il y a vingt-huit millions de travailleurs non qualifiés qui, pour la défense de leurs intérêts, doivent s'en remettre à la sollicitude paternelle des démocrates au pouvoir. Tu connais l'espèce.

PÉRILLARD. — Des démocrates à la Molinier.

Marie se retourne dans un léger sursaut.

PIERRE, *après un regard vers Marie qui a repris sa posture à la fenêtre.* — Oui, bien sûr, je te donnerai des articles sur les organisations ouvrières de là-bas. Mais j'aurai bien d'autres choses à dire.

PÉRILLARD. — J'y compte bien.

PIERRE. — Je raconterai comment l'on vit dans les grands centres industriels, si l'on peut appeler ça vivre ; et je partirai de ce témoignage-là pour aborder le grand problème. Tu disais tout à l'heure que tu voulais t'adresser au professionnel plus qu'au syndiqué, lui parler de son travail et du travail des autres. Voilà qui est excellent ! Mais je pense que ça ne suffit pas ; qu'il faut aller plus loin, plus profond. Il faut atteindre l'homme, Périllard. Elever les besoins, les exigences de l'homme...

PÉRILLARD. — Bien sûr ! La culture populaire. Tu sais, mon petit, nous y avons pensé avant toi.

PIERRE. — Eh ! il ne s'agit pas seulement de culture. Il faut repartir à zéro. La notion de civilisation est aujourd'hui faussée, corrompue en dépit de la culture. Tu sais très bien que la barbarie moderne est toute gonflée de culture, toute armée de science redoutable et que la réussite matérielle envisagée comme le seul but de la vie domine et pourrit la majorité des individus, à quelque classe qu'ils appartiennent. C'est le sens idéal de la vie qui partout fait défaut ; c'est l'amour de ce qui est vraiment vivre, et sans quoi tout progrès n'est qu'un leurre, qu'un piège, n'est que le bâton de l'apprenti sorcier. Tiens, pour commencer, il est grand temps que le peuple soit prévenu contre cette camelote de confort et de plaisir que l'on fabrique pour lui en série, qu'il fabrique lui-même à la chaîne. C'est effrayant ce que le monde s'enlaidit précisément avec tout ce qui devrait servir à l'embellir, à le libérer.

MARIE, *revenant.* — Tu exagères...

PIERRE. — Non. J'ai parcouru les banlieues ouvrières. Je suis allé au cinéma, j'ai écouté chez toi la radio...

PÉRILLARD. — Bien sûr. Au point de décomposition où en est cette société, les plus belles conquêtes aboutissent à une floraison monstrueuse et empoisonnée. Mais tout cela n'aura qu'un temps. Il n'y a pas lieu de désespérer.

PIERRE, *souriant.* — Crois-tu que je désespère ?

PÉRILLARD. — Il y a encore de la pureté dans le monde. Elle se tient dans les profondeurs du peuple. A nous de lui donner accès à l'air libre et à la lumière, de la rendre agissante... En somme, tu viens de préciser à merveille et d'élargir mon programme. Seulement, tu as tort de mettre la culture au second plan à l'instant même où tu veux lui faire jouer son plus beau rôle.

PIERRE, *protestant.* — Mais je...

PÉRILLARD, *le coupant.* — La culture, tout dépend de ce qu'elle est et de ce qu'on en fait, n'est-ce pas, mademoiselle ?

MARIE. — Certainement... Mais, je vous demande pardon mille fois, monsieur Périllard, il me faut rappeler à Pierre que nous devons sortir.

PIERRE, *surpris.* — Ah ! Oui ?

PÉRILLARD, *se levant.* — Et moi, je devrais être parti depuis... *(Il consulte sa montre.)* Oh ! là ! là !

MARIE, *qui a fait à l'adresse de Pierre une moue d'impatience.* — Vous comprenez, à cause du théâtre, je suis obligée de dîner très tôt.

PÉRILLARD. — Mais oui. Je vous ai mis en retard, excusez-moi.

PIERRE. — Ne t'excuse pas. Tu nous as fait grand plaisir. Va-t-en et revoyons-nous bientôt. Le dimanche, tu disposes de tes après-midis ?

PÉRILLARD. — Oui.

PIERRE. — Eh bien, ce jour-là Marie joue en matinée. Nous pouvons nous balader quelques heures ensemble.

PÉRILLARD. — Parfait.

PIERRE. — Veux-tu dimanche ?

PÉRILLARD. — Dimanche prochain tu es à Roubaix !

PIERRE. — C'est vrai. Alors le dimanche suivant, si je ne te mets pas un mot pour te voir dans l'intervalle.

PÉRILLARD. — Entendu.

PIERRE. — J'irai te prendre chez toi, vers deux heures ? Ça va ?

PÉRILLARD. — Ça va. Je te remettrai mes petites brochures.

PIERRE. — Nous avons tant et tant à nous dire encore.

PÉRILLARD. — Je crois bien. *(Il a pris sur le lit son pardessus que Pierre l'aide à endosser, et son chapeau. A Marie :)* A vous, il a déjà dû tout raconter ?

Marie opine en souriant.

PIERRE. — Oh ! Je n'ai pas fini !

PÉRILLARD, *à Marie.* — Et voyez, il faut qu'il recommence pour moi. *(Ils rient.)* Au revoir, mademoiselle. Bien content de vous avoir revue.

MARIE, *trop distante.* — Au revoir, cher monsieur.

PÉRILLARD, *avec bonhommie.* — Je ne suis pas Monsieur. Je suis Périllard. Je ne désespère tout de même pas de vous réentendre. Même j'y compte, vous savez. Ce garçon-là vous remettra de ma part le discours d'Albi.

MARIE, *sincère.* — Oh ! merci ! Je l'attends !

PÉRILLARD, *à Pierre.* — Au revoir, toi. Alors à très bientôt.

PIERRE, *lui serrant la main.* — Oui. Merci d'être accouru si vite. Tu ne sais pas quel plaisir tu m'as fait.

PÉRILLARD, *à la porte qu'il ouvre.* — Je savais bien celui que je me faisais à moi-même. Au revoir. Ne te dérange pas.

Il sort. Pierre referme la porte.

SCENE III

MARIE, PIERRE

PIERRE, *revenant à Marie, gaiement.* — Alors, Marion, où prétends-tu que nous allions ?

MARIE. — Nulle part. J'ai dit ça pour qu'il s'en aille, enfin !

PIERRE, *interdit.* — Oh !

MARIE. — Que nous ayons au moins une heure à nous.

PIERRE. — Ma chérie, c'est moi qui l'ai retenu. Je voulais que tu le connaisses. Surtout qu'il te voie. Et puis j'ai cru...

MARIE, *l'interrompant.* — Tu me donnes rendez-vous ici à cinq heures, je ne pense qu'au bonheur de nous retrouver chez toi, bien seuls et loin de tout ce qui n'est pas nous deux... Je me désole pour dix minutes de retard et voilà, je tombe sur...

PIERRE, *l'interrompant.* — Mon amour, ce n'est pas bien grave.

MARIE. — Tu te plains que nous soyions dérangés quand tu viens chez moi ; et c'est la même chose ici. Tu pouvais bien le faire venir plus tôt, ton Périllard.

PIERRE. — Il est arrivé à trois heures.

MARIE. — Eh bien vrai !

PIERRE, *caressant.* — Je ne l'attendais pas. Je lui ai écrit hier pour lui annoncer mon retour et lui demander un rendez-vous. Il a reçu ma lettre ce matin et tu vois, il est venu tout de suite, sans écrire. Tu ne trouves pas ça épatant ? Marion ! Tu ne trouves pas que ça dépeint l'homme ?

MARIE, *triste.* — Si.

PIERRE. — Tu ne te le rappelais pas du tout ?

MARIE. — Non.

PIERRE, *lui prenant la tête dans ses mains.* — Enfin tu es tout de même contente de le connaître, mon vieux Périllard ?

MARIE. — Oui.

PIERRE, *alarmé.* — Marie, qu'as-tu ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il l'entraîne, la fait asseoir et s'assied près d'elle.

MARIE. — Rien...

PIERRE. — Si, dis-moi, dis-moi vite. Tu es souffrante ? Tu as des ennuis ?

MARIE. — Non. Je suis énervée, un peu triste. Pardonne-moi. C'est stupide... Donne mon sac.

Pierre lui donne son sac à main, posé sur le lit ; elle y prend son mouchoir et s'essuie les yeux.

PIERRE. — Tu étais triste en arrivant ici ?

MARIE. — Non.

PIERRE. — Alors ? C'est seulement parce que tu ne m'as pas trouvé seul ?

MARIE. — Non. Ce n'est pas pour ça. J'étais même contente de voir Périllard, mais...

PIERRE. — Serait-ce parce qu'il a prononcé le nom de...

MARIE. — Tu lui avais dit que je connaissais Molinier ?

PIERRE. — Si je le lui avais dit, il aurait évité ce nom-là, voyons. Qu'y a-t-il d'autre, mon petit ?

MARIE. — J'étais là comme une étrangère à côté de vous.

PIERRE. — Oh ! une étrangère !

MARIE, *l'interrompant.* — Non, je veux dire

que j'étais forcément étrangère à votre conversation. A la fin, tu ne faisais plus du tout attention à moi et tu avais sans doute raison...

PIERRE. — Marion ! Marion ! Tu n'es pas jalouse de mon affection pour Périllard ?

MARIE. — Mais non... Ce n'est pas ça... J'ai éprouvé quelque chose de très pénible... Je me sens humiliée... Vous n'avez pas cessé de me donner des leçons, tous les deux, malgré vous.

Elle pleure.

PIERRE. — Mais non, ma petite enfant. Il t'arrive exactement ce qui m'est arrivé au théâtre ou même chez toi. Tu viens de changer brusquement d'atmosphère et alors...

MARIE, *l'interrompant.* — Celle qui règnait ici tout à l'heure ne m'était pas nouvelle, j'aurais dû m'y retrouver à l'aise.

PIERRE. — Pas tout de suite. Attends un peu. Ce n'est pas ta faute si durant dix années...

MARIE. — Si j'ai oublié le discours d'Albi, c'est ma faute.

PIERRE. — Ah ! c'est le discours d'Albi ! Quelle malheureuse inspiration j'ai eue. Je me suis bien aperçu, tout à l'heure.... Non, ce n'est pas ta faute. Comme si tu n'avais eu, depuis mon départ, qu'à penser à Jaurès !

MARIE, *véhémente.* — Il ne s'agit pas de Jaurès. Je m'en fiche, de Jaurès ! Il s'agit d'un souvenir à nous : ce passage que tu m'avais fait apprendre, que nous avions appris ensemble, il aurait pu être de n'importe qui, signifier n'importe quoi ! Il était Nous ! Est-ce uniquement pour lui-même que tu l'as retenu, toi ?

PIERRE. — Je l'aurais retenu pour lui-même.

MARIE. — Ces fêtes populaires où Périllard croit que je suis allée, elles étaient aussi un peu toi. Je n'y ai jamais remis les pieds. J'aurais eu le temps, à certains moments. J'aurais pu trouver le temps... Je me croyais fidèle à notre amour et je me suis éloignée de tout ce qui remplissait ta vie.

PIERRE, *mélancolique.* — Ce n'était pas la tienne.

MARIE. — Mais rappelle-toi. J'ai été attachée moi-même à ces choses qui te passionnent toujours et maintenant, maintenant... Je viens de m'apercevoir qu'elles ne m'intéressent plus, qu'elles me dépassent, qu'elles m'inquiètent, ou qu'elles m'ennuient. Il y a des moments où elles me sont irritantes, hostiles. Elles m'ont affreusement privé de toi et elles vont t'accaparer encore.

PIERRE. — Pas plus que ton métier ne t'accapare, toi, ma chérie. Je vais pouvoir gagner ma vie tout en servant mes idées, et tu aimeras mon travail comme j'aimerai le tien. Nous serons logés à la même enseigne.

MARIE, *amère.* — Le pauvre Périllard me l'a dit tout à l'heure, que nous étions lui et moi logés à la même enseigne. Il me faisait honte en toute innocence, avec sa côtelette.

PIERRE, *protestant.* — Marion !

MARIE. — Il ne se doute pas que Marie Bruyère est toute mêlée encore à cette « floraison monstrueuse » dont il vient de parler. Et que tu m'as retrouvée bien loin de la pureté où tu m'avais laissée, « la pureté qui se tient dans les profondeurs ».

PIERRE. — Pas si loin, Marion, pas si loin que tu le crois et que je l'ai craint.

MARIE. — Tout de même, il y a un fait : c'est toi qui reviens d'exil et c'est moi qui me sens dépaysée au milieu des miens.

PIERRE, *la blottissant contre lui.* — Mon pauvre amour, c'est que tu étais plus exilée encore que moi.

MARIE. — Non, puisque je n'en souffrais même pas.

PIERRE. — Tu vois bien que tu en souffres. *(Lui essuyant les yeux :)* Là ! C'est fini...

MARIE, *avec dépit.* — Je me suis pliée aux circonstances, aux milieux, avec un zèle, une complaisance, une absence de tout contrôle...

PIERRE. — Non : avec ce don étonnant d'adaptation qu'ont les femmes, surtout quand elles sont vivantes et sensibles. Périllard m'en parlait tout à l'heure.

MARIE, *inquiète.* — A propos de moi ?

PIERRE. — Mais non, petite orgueilleuse, pas à propos de toi. A propos de nos camarades Garnerey. Ecoute, écoute, Marion que j'aime. Je suis heureux de ton beau chagrin. Il me rend tout mon trésor. Tout notre trésor.

MARIE, *souriant tristement.* — Tu crois ?

PIERRE, *la caressant.* — Je ne sais pas si je me trompe, ma belle dame, mais j'ai dans l'idée qu'aujourd'hui la nouvelle Marion a retrouvé l'ancienne. Les voici maintenant reliées par ce précieux petit ruisseau de larmes.

MARIE. — Va, il n'y a qu'une Marie, mais...

PIERRE. — Un instant. Il n'y en aura bientôt plus qu'une. Et il n'y aura plus un chez toi et un chez moi. Il y aura un chez nous.

MARIE, *gaie.* — Oh ! Je cherche déjà, tu sais. Je lis toutes les annonces d'appartements à louer, à céder, à échanger. Il y a déjà une vingtaine de personnes qui savent ce qu'il me faut et dans quel quartier.

PIERRE. — Pour le quartier, ne soyons pas trop exigeants. L'essentiel est de trouver quelque chose de clair et d'aéré.

MARIE. — Je ne me vois tout de même pas à la Villette ou à Reuilly.

PIERRE, *avant d'allumer une cigarette.* — Moi non plus, ma grande Marie Bruyère !

Ils se regardent et rient.

MARIE, *après l'avoir embrassé.* — Attends. N'allume pas ta cigarette !

Elle va prendre à la tête du lit le petit paquet qu'elle y a posé en arrivant.

PIERRE. — Qu'est-ce que c'est ?

MARIE, *défaisant le paquet.* — Des tartelettes, grand loup. Oh ! mais des tartelettes dont tu n'as pas idée ! Des merveilles. Crème et fruits. Ce sont elles qui m'ont mise en retard. Il n'y a qu'une maison à Paris où l'on trouve ça. Tiens, prends. Tu vas voir.

PIERRE, *prenant un gâteau et mangeant.* — Admirable ! Tu aurais dû ouvrir ton paquet quand Périllard était là.

MARIE. — J'y ai bien pensé, mais je n'ai pas

osé. Ça m'a paru déplacé. Vous étiez dans vos histoires de syndicats. Et puis Périllard ne doit pas être gourmand.

PIERRE. — Quelle idée !

MARIE, *brusquement soucieuse.* — A propos de Périllard, tu pars à Roubaix dimanche ?

PIERRE. — Non, samedi après-midi et je rentrerai mardi soir, vers onze heures.

MARIE. — Dimanche, lundi, mardi. Oh ! pourquoi si longtemps ? Tu vois, tu t'en vas déjà !

PIERRE. — Seulement deux jours d'absence totale : dimanche et lundi ! Et c'est le minimum nécessaire.

MARIE. — Tu me jures que tu n'iras pas dans un meeting ?

PIERRE, *tendrement.* — Oui, je te le jure. Il ne peut être question de meeting. Il faut que je m'occupe de mes premières chroniques, je te l'ai dit. Je dois étudier le mouvement syndicaliste en Europe et commencer par m'informer des branches les plus durement frappées par le chômage. *(Marie va prendre les gâteaux sur la table.)* Or, en France, le textile... Tu m'écoutes ?

MARIE, *disposant ses gâteaux sur l'assiette de biscuits et se suçant les doigts.* — Oui, mon chéri ; explique-moi. Explique-moi bien.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte. Sur la console, dans un petit vase, un bouquet de violettes.

SCENE PREMIERE

MARIE, MOLINIER

Au lever du rideau, Marie, en robe de soirée, se maquille devant sa toilette, et tourne ainsi le dos à Molinier qui est assis sur le divan et qui tapote nerveusement celui-ci avec un journal plié.

MOLINIER, *après un silence.* — Cette lettre, quand l'as-tu écrite ?

MARIE. — Jeudi. Elle vous attend depuis vendredi.

MOLINIER. — Pourquoi ne pas me l'avoir adressée à Londres ?

MARIE. — Pour vous épargner toute espèce de soucis pendant la conférence.

MOLINIER. — Alors, maintenant, tu peux bien me dire en deux mots à propos de quoi tu m'as écrit ? Les soucis peuvent m'accabler : je ne suis plus à la conférence.

MARIE. — Non, mais moi je suis au théâtre. J'entre en scène dans vingt minutes et si je vous ai écrit, c'est précisément pour éviter une conversation qui nous serait pénible à tous les deux.

MOLINIER. — Diable !

MARIE. — D'ailleurs, je me demande si vous ne l'avez pas lue, cette lettre. Je trouve bien extraordinaire que justement, cette fois-ci, vous n'ayez pas reconnu mon écriture.

MOLINIER. — Marinette ! Dans quel but feindrais-je avec toi ? Je ne suis entré dans mon bureau qu'un instant cet après-midi et ce fut uniquement pour voir s'il y avait une lettre de toi dans le tas de courrier. J'ai trouvé quatre ou cinq enveloppes bleues, mais qui n'avaient même pas le format des tiennes.

MARIE. — Ah ! c'est vrai, vous avez cherché une enveloppe bleue. Je vous ai écrit du « Royal », en prenant le thé, avec une enveloppe et du papier de l'établissement.

MOLINIER. — Tu vois !

MARIE, *contrariée.* — J'aurais bien dû penser à l'enveloppe. Je voulais que vous lisiez cette lettre en arrivant.

MOLINIER. — C'est-à-dire avant de t'avoir vue ?

MARIE. — Oui.

MOLINIER. — Eh bien ! Je repasserai ce soir au ministère avant d'aller me coucher.

MARIE, *maîtrisant mal son trouble.* — Non, je vous en prie. Il est bien préférable que vous attendiez à demain.

MOLINIER. — Non. Je suis trop pressé de savoir ce qui m'a valu de ta part un accueil aussi imprévu et moins que chaleureux ; et aussi de voir si je ne me suis pas trompé, car je parierais bien que je sais de quoi il s'agit. *(Marie tressaille, mais sans se retourner. Un silence.)* Je ne sais pas si tu as pris le thé au « Royal » en m'écrivant, mais j'imagine que tu venais de le prendre ailleurs.

MARIE. — Je ne comprends pas.

MOLINIER. — Tu venais de chez une certaine amie.

MARIE, *haussant les épaules.* — Simone ?

MOLINIER. — Non, pas Simone ; une certaine dame trop charitable qui m'a vu, certain soir, il y a une quinzaine, en compagnie d'une petite

personne qui n'était pas toi. *(Un temps.)* C'est ça, hein ?

MARIE, *dans un soupir.* — Je ne vous répondrai pas.

MOLINIER. — Ce qui est une façon de répondre que je suis sur la voie. *(Un silence.)* Ma pauvre chérie ! Je m'attendais bien à ce que l'on te tourmentât un jour ou l'autre avec cette petite histoire et je regrette bien de ne t'avoir pas mise au courant moi-même de tous les ragots qui circulent à mon sujet.

MARIE, *sur un ton excédé.* — Oh ! Je vous en prie...

MOLINIER. — Bon, bon. Qu'il n'en soit plus question ce soir. *(Un temps.)* Je lirai ta lettre et j'y répondrai. *(Il ouvre ostensiblement son journal et se met à lire avec une tranquillité affectée.)* Voyons un peu. « La Conférence de Londres. Les membres français de la commission économique... Hum... La presse anglaise est unanime à constater... » Bien entendu, tu as lu mon discours de clôture ?

MARIE. — Oui.

MOLINIER. — Je te passerai le texte in extenso, si ça t'amuse. *(Un temps.)* Tiens, je t'ai rapporté des cigarettes remarquables. C'est du moins l'opinion des amateurs de tabac de Virginie, moi, je ne peux pas le souffrir. Toi, tu l'aimes ! *(Un temps.)* N'est-ce pas ?

MARIE. — Oui, merci.

MOLINIER. — Tu les auras demain. *(Il tourne la page du journal.)* Un premier mai de tout repos... *(Un temps.)* Les gens sont venus comme d'habitude, au théâtre ?

MARIE. — Un peu moins.

MOLINIER, *dans son journal.* — On a tout de même arrêté quelques braillards traditionnels... *(Un temps.)* Ah ! par exemple, en voilà un qui a de la suite dans les idées ! Expulsé il y a dix ans, rentré en France il y a dix jours, il s'est fait re-expulser samedi soir.

MARIE *soudain raidie, dans un cri.* — Comment s'appelle-t-il ?

MOLINIER, *surpris.* — Hein ?

MARIE, *se levant.* — Son nom, le nom de cet homme ?

MOLINIER. — Pourquoi ? Tu connais quelqu'un... ?

MARIE, *l'interrompant, accourue vers lui et penchée sur le journal.* — Mais dites vite. Où est-ce ?

MOLINIER. — Voilà : Pierre Martinez...

MARIE, *se laissant tomber sur le divan.* — Ah !

MOLINIER. — Quoi ? Tu le connais ?

MARIE. — Oui...

MOLINIER, *alarmé.* — Voyons, Marinette, explique-toi ! L'expulsion de ce Martinez atteint quelqu'un de ton entourage, de ta famille ?

MARIE. — C'est moi qu'elle atteint, moi. Pierre Martinez est celui dont je vous ai parlé quand je vous ai connu... Celui dont j'étais sans nouvelles...

MOLINIER. — Ah !... *(Un temps.)* Mon pauvre petit ! *(Il reprend son journal.)* Le Prince Charmant ! *(Lisant :)* « Pierre Martinez, dit Martineau, sujet espagnol se faisant passer pour citoyen américain... » *(Un temps pendant lequel il continue de consulter le journal ; puis il jette celui-ci sur le divan.)* Arrêté à la gare du Nord, samedi, alors qu'il se rendait à Roubaix pour y participer à l'agitation moscovite.

MARIE, *avec éclat.* — Ce n'est pas vrai.

MOLINIER. — Le Prince Charmant !... C'était ça !

MARIE. — Je vous défends de parler sur ce ton d'un homme que j'aime et que vous ne connaissez pas.

MOLINIER. — Va, je le devine aisément.

MARIE, *pleurant.* — Aussi aisément que vous expulsez !

MOLINIER, *doucement, après un silence.* — Ce n'est pas moi qui expulse. Dis plutôt que ç'aurait pu être moi. C'est suffisamment triste à penser. Il aurait suffit pour cela que je sois à l'Intérieur et que la Conférence n'ait pas eu lieu. Pourquoi, en tous cas, ne m'avoir jamais rien dit ? Pourquoi tant de mystère sur ce garçon ? Tu m'as raconté qu'il était Parisien ?

MARIE. — Il est Parisien, de parents espagnols.

Un silence.

MOLINIER, *avec appréhension.* — Tu... ne l'as pas revu ?

MARIE. — Si. *(Un temps.)* Je l'ai revu chaque jour depuis son retour. Et si je vous ai écrit cette lettre, c'était pour vous prévenir... c'était pour vous dire...

Elle ne peut poursuivre.

MOLINIER, *tendu.* — Quoi ? C'était pour me dire quoi ?

MARIE, *avec fermeté.* — Pierre et moi n'avons jamais cessé de nous aimer.

MOLINIER. — Bien sûr. On ne cesse jamais d'aimer un souvenir. Et l'on ne cesse pas non plus de l'embellir. Je ne veux pas te blesser, Marie, mais si ton premier ami ne t'avait pas été arraché il y a dix ans, vous vous seriez probablement séparés de votre plein gré depuis longtemps.

MARIE, *agressive.* — C'est vous qui le dites.

Un silence pendant lequel Molinier arpente la scène.

MOLINIER. — Alors ? Que comptais-tu faire ? Pas vivre avec lui, bien sûr ?

MARIE, *d'une voix étranglée.* — Si. Je vivrai avec lui. Je le rejoindrai où qu'il soit.

MOLINIER. — Tu es devenue complètement folle et si tu réalisais un peu...

MARIE, *l'interrompant.* — Je réalise parfaitement. C'est vous qui ne réalisez pas !

MOLINIER. — Il ne suffit pas de s'aimer pour vivre ensemble, ma pauvre Marinette. Ce qui vous avait rapprochés, tout jeunes, existe peut-être encore, amplifié par l'imagination, mais tout ce qui vous eût séparés, cela existe bien davantage. Faut-il que tu sois aveuglée...

MARIE. — Je n'ai jamais été si clairvoyante. *(Un temps.)* Et si résolue.

MOLINIER, *excédé.* — Ah ! vraiment !... Eh

bien ! va, va donc ! Partage l'existence de ce... de ton ami. Il ne me reste plus qu'à te faciliter cette expérience : je vais faire lever l'arrêt d'expulsion.

MARIE, *sursautant.* — Vous allez...

MOLINIER, *se reprenant.* — Non, ce n'est pas immédiatement possible ; j'obtiendrai d'abord pour Martinez un sursis de trois mois, renouvelable ; mais bien entendu à la condition expresse qu'il renonce à toute espèce d'activité politique. Nous exigerons de lui qu'il s'engage formellement à se tenir tranquille.

MARIE. — Il n'acceptera pas.

MOLINIER. — Allons donc ! *(Un temps.)* Et tu prétends qu'il t'aime ?

MARIE, *véhémente.* — Il m'aime et il n'acceptera pas. Croyez-vous donc que tous les hommes appartiennent à cette espèce dont vous êtes entouré : prêts à tous les marchandages, à tous les reniements, à toutes les lâchetés ?

MOLINIER, *la considérant avec calme.* — Non, Marinette ; il y a aussi des fous ; des fous inoffensifs et des fous dangereux. Il m'apparaît que l'un de ceux-ci vous a contaminée avec une rapidité qui tient véritablement du prodige.

MARIE. — Je vous en prie, taisez-vous. Laissez-moi. Au point où nous voici, nous ne pourrions plus que nous faire du mal et je me demande comment je vais pouvoir entrer en scène, tout à l'heure.

Elle se lève et retourne à sa toilette.

MOLINIER, *après un silence.* — Tu as raison. Je m'en vais. Ce n'est guère le moment d'un pareil débat. Et pourtant, je ne regrette pas qu'il soit engagé. *(Dans un soupir :)* Il y a urgence. *(Un temps puis, résolu :)* J'ai conseil des ministres demain matin, à dix heures. Je pense avoir fini à midi au plus tard. Dix minutes après, je suis chez vous.

MARIE. — Ah ! non, non, non, je ne veux pas, il ne faut pas ! Ecrivons-nous si vous voulez, mais au nom de notre belle amitié...

MOLINIER, *avec fermeté.* — Au nom de notre amitié, je te conjure, moi, de m'accorder un entretien demain. Tu ne peux pas me le refuser : ce serait indigne de toi. Et ça m'obligerait à venir ici, le soir. Si tu es bien résolue à me quitter, si tu as vraiment tout pesé, je me défendrai d'agir en rien pour te garder. Tu peux te fier à mon orgueil. Mais tout de même, il me semble que j'ai le droit et le devoir de me rendre compte. Je veux connaître les conditions de cet embarquement et m'informer du pilote. J'ai trop longtemps contribué à t'assurer le rang, le respect, le bien-être qui t'étaient dûs pour consentir à ce que tout cela soit sacrifié ou simplement compromis. Si tu te laisses entraîner dans une aventure par trop absurde et lamentable, je te préviens que je m'y opposerai de toutes mes forces, entends-tu ? Pas pour moi, pour toi.

MARIE. — Il ne s'agit pas d'une aventure. On dirait vraiment...

MOLINIER, *l'arrêtant.* — Je n'en sais rien. Je verrai. Tu m'expliqueras. Tu m'expliqueras comme à ton meilleur ami. *(Un temps.)* A demain ?

MARIE, *résignée.* — A demain. *(Elle se lève et suit Molinier qui se dirige vers la porte.)* Dites... Une question et pardonnez-moi de vous la poser, mais à qui la poserais-je ? *(Après une hésitation :)* Comment expulse-t-on ? Comment a-t-il été expulsé ?

MOLINIER, *il a un sursaut de révolte, regarde Marie, puis répond sur un ton dégagé.* — Ça dépend des circonstances et de lui-même. S'il a refusé de voyager à ses frais, on a dû l'escorter jusqu'à une frontière déterminée, hier ou ce matin. Il a de l'argent ?

MARIE, *protestant.* — Mais oui. Ce n'est pas un chemineau !

MOLINIER. — Alors, il aura peut-être pu choisir sa destination.

MARIE. — Lui a-t-on permis de retourner à son domicile, d'emporter...

MOLINIER. — Certainement. On l'y a conduit... Je vais me renseigner sur tout cela demain matin. Je te dirai...

MARIE. — Merci.

MOLINIER. — Bonsoir, Marinette.

Il lui baise la main.

MARIE. — Bonsoir, Albert.

MOLINIER. — Tu me fais beaucoup de peine, tu sais.

Il se détourne et va vers la porte.

MARIE. — Mon ami...

Molinier se hâte de sortir. Marie retourne lentement à sa toilette en portant ses doigts à ses yeux. Au moment où elle va s'asseoir, entre Angèle.

SCENE II

MARIE, ANGELE

ANGÈLE, *tenant une dépêche.* — Mademoiselle, une dépêche. J'attendais pour vous l'apporter que Monsieur soit parti.

MARIE, *s'élançant vers Angèle.* — Donnez. *(Elle ouvre et lit avidement la dépêche.)* C'est de lui ! *(Elle lit :)* « Suis Bruxelles, sois sans inquiétude, lettre suit. » Il donne une adresse.

ANGÈLE. — Je pensais que ce devait être de M. Martineau. Il ne lui est rien arrivé de...

MARIE, *l'interrompant, des larmes dans la voix.* — C'est vrai, vous ne savez rien, Angèle. On l'a arrêté samedi et conduit à la frontière. Expulsé, comme il y a dix ans !

ANGÈLE. — Ah ! mon Dieu !

MARIE, *avec un geste vers le journal resté sur le divan.* — Je viens de l'apprendre. *(Elle relit la dépêche.)* « Lettre suit ». Il a écrit aujourd'hui, j'aurai la lettre demain.

ANGÈLE. — Certainement, de Bruxelles.

MARIE, *en proie à la plus grande agitation.* — Je peux l'avoir demain matin... à huit heures... à dix heures. Que c'est long, que c'est long ! *(Elle demeure soudain immobile et absorbée, puis avec effroi :)* Ils vont peut-être le chasser de là aussi. Comme la première fois. Ah ! non ! non ! Je veux le voir !

ANGÈLE. — Patientez, mademoiselle. Patientez jusqu'à demain.

MARIE, *prise de panique.* — Non, non, je me souviens trop ! Angèle, ma petite Angèle, écoutez-moi ! Donnez-moi ma robe. *(Elle commence à dégrafer celle qu'elle porte.)* Vite, je pars. Avec ma voiture.

ANGÈLE, *effrayée.* — Mais c'est impossible, mademoiselle. Vous ne pouvez pas.

MARIE. — Non, je n'ai plus le temps de changer de robe. Mon manteau. *(Elle court elle-même chercher son manteau dans la garde-robe.)* Il faut que je passe à la maison... Ah ! ils vont s'amuser ici, tout à l'heure ; chacun son tour.

ANGÈLE. — Mademoiselle, je vous en supplie...

MARIE, *mettant son manteau.* — Si vous m'aimez un peu, Angèle, ne dites plus rien. Vous allez venir avec moi. Nous allons filer très vite. Je vous expliquerai, en route...

A ce moment, la porte s'ouvre. Paraît Simone Vivain, qui après un coup d'œil rapide, entre, referme la porte et se précipite vers Marie.

SCENE III

LES MÊMES, SIMONE

SIMONE. — Ma chérie, ma pauvre chérie. Je viens de voir Molinier qui m'a tout raconté en quelques mots. Il fait peine à voir. Moi, j'accourais ici parce que je savais déjà, par les journaux... *(Elle étreint Marie et l'embrasse.)* Mais que fais-tu avec ce manteau ?

MARIE. — Je pars...

SIMONE. — Comment, tu pars ?

ANGÈLE. — Mademoiselle Simone, empêchez-la...

MARIE. — Je viens de recevoir une dépêche. Il est à Bruxelles et n'y sera peut-être plus demain. J'y vais.

SIMONE, *atterrée.* — Maintenant ?

MARIE. — Oui, tout de suite. Il ne sera pas dit...

SIMONE, *l'arrêtant, autoritaire.* — Allons ! Allons ! Tu perds la tête. Tu vas me faire le plaisir d'ôter ce manteau.

Elle s'efforce de le lui enlever.

MARIE, *pleurant.* — Laisse-moi, Simone.

SIMONE. — Tu vas voir comme je vais te laisser. *(Elle renonce à dépouiller Marie de son manteau, mais l'entraîne jusqu'au divan où elle la fait asseoir.)* Assieds-toi là et montre-moi ta dépêche ! *(Angèle s'empresse d'aller prendre la dépêche, que Marie a posée sur la toilette. Simone s'en empare et la lit.)* Mais tu es folle, ma petite Marie. Voilà une dépêche aussi rassurante que possible. Crois-tu que Martinez, tel que tu le connais, avec son obsession de la vérité, te dirait : « Sois sans inquiétude », s'il avait à redouter quoi que ce fût ?

MARIE. — Il veut me rassurer.

SIMONE. — C'est qu'il le peut ! Sinon il n'aurait mis simplement : « Suis Bruxelles, lettre suit. »

ANGÈLE, *à Marie.* — Sûrement, mademoiselle !

SIMONE. — Efforce-toi, ma chérie, de considérer les choses avec calme ! *(Elle lui prend les mains.)* Oh ! tes mains sont glacées ! Angèle, allez donc vite au buffet lui chercher un grog, un cordial, ce que vous trouverez.

Angèle s'empresse vers la porte.

MARIE. — Non, je ne veux rien ! *(Angèle sort.)* Laisse-moi partir, Simone. Ma place est auprès de lui !

SIMONE. — Ce soir ta place est ici !

MARIE, *se levant, exaltée.* — Je ne jouerai pas ! Je suis ici au milieu de tout ce qu'il déteste. Tous ces gens repus et satisfaits qui commencent à garnir les fauteuils, en bas, ce sont eux qui l'ont fait expulser !

SIMONE, *au comble de l'étonnement.* — Ah ! ça, par exemple !

MARIE. — Ce sont eux, c'est pour eux, c'est pour que rien ne puisse inquiéter leur digestion que des hommes comme Pierre sont traqués, partout. Et moi, j'irais docilement les amuser, leur servir en souriant les petits condiments qu'ils aiment, j'irais m'appliquer à leur plaire ! Ah ! non !

SIMONE, *ferme.* — Il ne s'agit pas d'eux, Marie. Il ne s'agit même pas de la pièce que tu joues. Tu sais très bien qu'il s'agit de ton métier, de ta conscience professionnelle. Il s'agit même de tes camarades. Tu fais ici partie d'une équipe. Tu a signé. On s'en remet à toi. Tu as accepté qu'il en soit ainsi. Crois-tu que Pierre admettrait que tu abandonnes ton poste, que tu manques à la parole donnée ? Je sais comme il peut détester cette maison ! Il espère que tu la quitteras, mais il te défendrait de la tromper, de la trahir, de n'être pas toi,correcte avec Meyer, alors que Meyer est absolument correct avec toi.

Marie au cours de cette réplique, est retournée s'asseoir sur le divan où elle a écouté, dans une attitude accablée.

MARIE, *après un silence.* — Si je joue ce soir, il n'y a pas de raison pour que je ne joue pas aussi demain et encore après... Et si je ne m'en vais pas ce soir...

SIMONE, *allant s'asseoir près d'elle et l'interrompant.* — Mon pauvre chou, il faut que tu joues demain et encore après. Voyons : je connais ton contrat ; il expire dans deux mois. Vas-tu pour ces deux mois, verser à Meyer les cinq cents mille francs de dédit prévus ? Même si tu les avais, ce serait de la folie pure.

MARIE, *pleurant.* — Et Pierre ? Enfin, tu ne te rends pas compte ! Deux mois ! Où sera-t-il dans deux mois !

SIMONE. — Ecoute-moi bien, ma chérie. *(A ce moment Angèle entre, portant un verre à liqueur à demi rempli, sur une soucoupe.)* Attends...

ANGÈLE. — Il n'y a rien de chaud. C'est un peu de kummel, je sais que mademoiselle en prend volontiers.

SIMONE, *s'emparant du verre.* — Bon. Tiens, bois. *(Marie refuse d'un geste.)* Bois, je te dis. *(Elle la fait boire.)* Là. Encore un petit peu...

Ça va te ragaillardir. *(Marie donne le verre à Angèle qui va le poser sur la console.)* Angèle, laissez-nous cinq minutes, voulez-vous ?

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

Elle sort.

MARIE, *dolente.* — Qu'est-ce que tu allais dire ?

SIMONE. — Où en étais-je ?... Ah ! oui ! L'essentiel, pour le moment, est que Martinez reste à Bruxelles sans y être inquiété. Or, d'après sa dépêche, il est possible qu'il en ait la certitude.

MARIE, *sceptique.* — Oh ! la certitude...

SIMONE, *reprenant et relisant la dépêche qu'elle avait posée sur le divan.* — Tu vois, il te donne une adresse particulière ; il n'est donc pas à l'hôtel, sous le contrôle de la police. Il ne t'a jamais parlé de ce Werrebrouck ?

MARIE. — Non.

SIMONE. — Tu sauras demain qui c'est. Mais en tout cas et par précaution, ce qu'il faut faire immédiatement c'est obtenir pour Martinez un permis de séjour en Belgique, ou quelque chose dans ce genre, enfin une sécurité, une protection.

MARIE. — Oh ! oui, Simone. Par qui ?

SIMONE. — Pas par Molinier. Note bien qu'il ferait certainement tout ce que tu lui demanderais. Mais il ne faut rien lui demander de semblable.

MARIE. — Il ne faut même pas qu'il sache...

SIMONE, *l'interrompant.* — Comment s'appelle ce monsieur que tu m'as présenté ici, le chef de cabinet de Lamard ?

MARIE. — Corboni ? Non, il me fait la cour.

SIMONE. — Oh ! mais il y a mieux. Que je suis bête ! Je vais demander à Gabriel de s'en occuper. Il connaît tout le monde à Bruxelles. Il a un ami dont le frère est je ne sais plus quoi, échevin, ministre. Et si tu dois mettre Pierre au courant, Gabriel est une relation dont il ne prendra pas ombrage. C'est mon ami, voilà tout.

MARIE. — Oui. Gabriel. Dis-lui que je mets tout mon espoir en lui ; mais il faudrait qu'il fasse très vite.

SIMONE. — Dès demain. Gabriel écrira. Et tu peux être assurée du résultat.

MARIE. — Puisses-tu dire vrai ! Merci, ma chérie.

SIMONE. — Alors, tu comprends, Pierre demeure à Bruxelles où il écrira tranquillement ses articles. Vous correspondrez pendant ces deux mois. Tu examineras posément la situation...

MARIE, *l'interrompant.* — J'irai le voir !

SIMONE, *sur un ton de concession.* — Oui... Entre deux trains, dans la même journée... Tu ne le verras pas longtemps, mais, évidemment, tu le verras...

Entre Angèle.

ANGÈLE, *de la porte.* — M. Armand demande si Mademoiselle est prête et s'il peut sonner.

MARIE, *se levant et ôtant vivement son manteau.* — Ah ! non !

Elle court à sa toilette.

SIMONE, *à Angèle.* — Priez-le d'attendre cinq minutes. Dites-lui que M^lle^ Bruyère est prête, mais qu'elle vient d'avoir un léger malaise.

MARIE. — Oui, dites-lui ça, Angèle ! Je descendrai quand il sonnera.

Installée à sa toilette, elle se met à vérifier son maquillage et sa coiffure. Un silence.

SIMONE. — Ne te presse pas, mon petit, tu as le temps.

MARIE. — On va voir que j'ai pleuré.

SIMONE. — Pas du tout.

MARIE. — Quand je pense qu'hier encore je cherchais un appartement !

SIMONE. — N'y pense pas.

MARIE, *avec un regard de douleur.* — Comment n'y pas penser !... Si tu savais combien Pierre m'a manqué, rien qu'hier ; et comme je vais lui manquer aussi.

SIMONE, *avec précaution.* — C'est certain, Marie, tu vas lui manquer, mais peut-être pas tout à fait autant que tu l'imagines. Heureusement pour lui, tu n'es pas et tu n'as jamais été toute sa vie.

MARIE. — Je suis le seul amour de sa vie.

SIMONE. — Je veux bien. Mais crois-tu qu'il fasse, dans sa vie, tellement de place à l'amour ?

MARIE. — Simone, aucun homme ayant quelque valeur, quelques dons de l'esprit ou du cœur, ne se laisse envahir par le seul amour. C'est bon pour les femmes ; et encore !

SIMONE. — D'accord, mais il y a tout de même un moment où n'importe quel homme amoureux, quelle que soit sa valeur, quelle que soit sa vocation doit se consacrer entièrement à la femme qu'il aime, fût-ce le temps de s'assurer d'elle et de son avenir, le temps d'accorder sa vie à la sienne, le temps de construire un nid !

MARIE. — Faut-il encore qu'on lui en laisse le loisir et la liberté !

SIMONE, *haussant les épaules.* — Le loisir et la liberté ! Ma petite Marie, je te dirais bien quelque chose...

MARIE, *s'irritant.* — Eh bien ! dis, dis ?

SIMONE. — Non. *(Un temps.)* Pas maintenant. Nous aurons bien le temps de revenir là-dessus, va ; le temps et aussi, pour moi, le devoir.

MARIE, *prête, se levant, et se déplaçant.* — Bien sûr. Tu vas continuer d'accabler Martinez de tes griefs et moi de tes sages raisons. *(Sur un ton de douloureuse ironie :)* Je sais bien tout ce que je vais réentendre : Pierre n'a rien fait pour éviter ce qui lui est arrivé, pas plus avant-hier qu'il y a dix ans. Il n'est pas « raisonnable ». Il est incapable d'aucune mesure, d'aucune prudence, d'aucun calcul ; il ne saura jamais installer ses idées révolutionnaires dans le capitonnage bourgeois. Il souffrira dans toutes ses passions plutôt que de renoncer à l'une d'elles. Il montre en toutes circonstances cette prodigalité que nous appelons déséquilibre. Parbleu ! nous sommes au pays de la Caisse d'Epargne, épargne de sous, épargne de sentiments, d'émotions, épargnes de risques, et cet

heureux pays, qui est le mien, n'est pas tout à fait le sien.

SIMONE. — Ma petite Marie, calme-toi.

MARIE, *poursuivant avec une tristesse croissante.* — Tu me répéteras que lui et moi n'appartenons plus à la même planète ; que j'ai déjà eu le temps de m'en apercevoir ; que nous pouvons nous aimer à la folie et n'être pas fait du tout pour vivre ensemble ; que l'on ne saurait remonter certains courants ; que je dois rester avec Molinier, homme adorable, qui m'aime, à qui je dois tout et dont je suis beaucoup plus près que je ne le pense ; enfin, que rien ne me sera plus aisé que de tromper Molinier avec Pierre lequel finira bien, l'exil et le mensonge aidant, par s'accommoder de ce partage. Le tout, dans la vie, est de savoir s'arranger.

SIMONE. — En admettant que je te dise ou suggère tout cela ?...

MARIE. — Ce sera pour mon bien, je sais. Pour m'arracher à ma folie. Demain Molinier, aussi, va me parler. Avec quelle autorité ! Il a déjà commencé. *(Un temps. Puis avec des larmes dans la voix :)* Pourquoi vous acharner ainsi tous les deux sur cet amour misérable et magnifique. Vous voyez bien que le voilà déchiré, garotté ? La vie se chargera bien toute seule de le sacrifier encore s'il doit l'être. Respectez-le, épargnez-le. C'est un vivant, tout de même, et qui a montré déjà qu'il n'est pas si facile de le tuer. On verra bien.

SIMONE, *tendrement apaisante.* — Oui, ma chérie, on verra, on verra... Calme-toi, je t'en supplie. Tu te mets dans un état ! Si tu pleures encore...

MARIE, *se ressaisissant.* — Non. Je ne pleure pas. Je ne pleurerai pas ! C'est fini. Pardonne-moi, ma chérie, il valait mieux que je te dise tout ça, que je me le dise aussi à moi-même.

SIMONE. — Mais oui.

MARIE, *sur un ton changé.* — Je descends maintenant... Qu'est-ce qu'il me manque ? Ah ! ma rose.

SIMONE. — Ta rose ?

Sonnerie électrique.

MARIE, *s'impatientant.* — Voilà que ça sonne... Oui, la rose que Champeaux est en train d'épingler à ma ceinture, au lever du rideau... *(Entre Angèle.)* Angèle, ma rose ? Vite, vite.

ANGÈLE. — Oui, mademoiselle.

Angèle cherche la rose et ne la trouve pas.

SIMONE. — Je croyais que c'était un chrysanthème ?

MARIE. — J'ai changé ! maintenant c'est une rose. Angèle, vous l'avez ?

ANGÈLE, *de la penderie.* — Mais non. Je l'avais mise là, sur la deuxième planche.

MARIE. — Oh ! vous auriez dû la chercher plus tôt. Tans pis, je descends, on coupera la réplique.

SIMONE, *courant à la console où elle prend le bouquet de violettes.* — Tiens, Marie, prends-ça.

MARIE, *dans un brusque émoi.* — Non, non. Ces violettes-là, jamais, jamais.

SIMONE, *confuse.* — Oh ! pardon...

ANGÈLE, *qui a poursuivi ses recherches.* — La voilà, mademoiselle. Vous l'aviez fait tomber en prenant votre manteau.

Elle donne la rose à Marie.

MARIE. — Merci. *(Elle va vers la porte ; puis s'arrête.)* Dites, Angèle, pendant que j'y pense, vous prendrez mon briquet dans mon sac et vous y ferez mettre de l'essence, par le concierge ou par qui vous voudrez. Il me le faut pour le troisième acte. Hier, je n'ai pu donner de feu à Chevrier ; nous avons ri comme des idiots et failli nous faire emboîter. *(Angèle cherche le briquet dans le sac.)* Toi, Simone, tu restes là.

SIMONE. — Oui, ma chérie.

MARIE. — Jure-moi de ne pas aller dans la salle. Si je savais qu'il s'y trouve un seul être qui sache... qui sache mon chagrin, je ne pourrais plus, je n'oserais plus jouer la comédie.

SIMONE. — C'est juré. Va, va vite.

Marie sort en se hâtant et Simone lui envoie un baiser.

SCENE IV

SIMONE, ANGELE

Simone demeure un instant immobile, puis elle étire ses bras et respire profondément.

ANGÈLE, *anxieuse.* — Mademoiselle, elle ne part pas ?

SIMONE. — Non, Angèle.

Elle va s'asseoir sur le divan.

ANGÈLE. — Pas ce soir, mais demain ou... ?

SIMONE. — Non plus.

Un silence.

ANGÈLE. — Mais vous pensez bien qu'elle ira le retrouver, enfin vivre avec lui !

SIMONE, *qui fait un geste d'incertitude, demeure un instant perplexe, puis avec décision, comme pour se tranquilliser elle-même.* — Non...

Elle prend le journal resté sur le divan, tandis qu'Angèle remet en ordre les objets de toilette.

RIDEAU

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1952

Roger PIGAUT, interprète du rôle
de Pierre MARTINEZ

JUN 16 1952